

ORIANOR

2 · Esclaves de So'Rah



Jean Avril

ORIANOR

2 · Esclaves de So'Rah



Jean Avril

ORIANOR

Épisode 2 · Esclaves de So'Rah

Jean Avril



ISBN 978-2-924077-05-4

© Jean Avril, 2012

www.orianor.com

Qui es-tu ?

Résumé de l'épisode précédent

Une ville, sept murailles, quarante ans de siège... La résistance de Rihel, figure de proue du monde libre, s'est terminée dans les flammes.

Uriss, son ancien roi, a été amené en esclavage au cœur de la Montagne Noire, pour y rencontrer un sort tragique : être enchaîné à

Kaïn, le traître, par une chaîne lui faisant subir les souffrances qu'il inflige à l'autre. Ils commencent maintenant leur vie d'esclaves, très profondément sous la montagne, dans la pénombre sans fin de So'Rah.

Blanc, le fils d'Uriss et Méliore, a quant à lui pu être amené loin de la ville déchue, grâce à l'aide de Kahel et Akar, les chevaliers ivataris. Ensemble ils ont atteint l'Endriel et se dirigent maintenant vers la Citadelle de Céless.

Jad, Iridia et Raygone espèrent

eux aussi rejoindre l'Endriel avant la guerre inévitable avec les rakhanes. Mais, cela promet d'être difficile, car tous les chemins traversent des territoires appartenant à l'ennemi...

Chapitre premier

Esclaves de So'Rah

Uriss et Kaïn pêchèrent un autre rakhane des eaux visqueuses de So'Rah, la Mer Noire.

La créature empêtrée dans le filet n'était qu'une masse informe, au sein de la pénombre. Ce rakhane venait de naître, et pourtant il était déjà de la taille d'un adulte. Seule la blancheur de sa peau pouvait le

distinguer de ses semblables plus âgés. Du moins, c'était l'unique différence que l'on pouvait percevoir, dans la lumière glauque qui régnait...

Le chétif éclairage jaunâtre provenait de tiges luminescentes. Elles étaient tenues par les gardes ou alignées sur des pieux de fer, le long du pourtour de l'embarcation; d'autres encore étaient suspendues au bout de longues perches, afin de repérer les corps qui flottaient à la surface de la Mer Noire. Ceux-ci émergeaient sans prévenir, comme

le fruit mûr tombe de l'arbre.

Nombreuses étaient les nefs de métal sillonnant cette mer, car les rakhanes qui y naissaient étaient innombrables. Les esclaves devaient tous les repêcher; tels étaient les ordres qui accablaient Uriss, Kaïn et leurs compagnons d'infortune.

Nul ne pouvait juger la taille de cette mer étrange, mariée à l'obscurité. La vaste étendue était située sous So'Ghol. Des colonnes de pierre monumentales en émergeaient, larges comme des

édifices et tordues telles des racines; ces piliers allaient rejoindre la voûte de la grotte. Le centre de cette mer était situé sous une ouverture circulaire, trouant le plafond de la gigantesque caverne; il en émanait une lueur rougeâtre. Cette ouverture était reliée, en ligne droite, au gouffre situé au cœur de l'arène où Uriss et Kaïn avaient été enchaînés. Lorsque leur embarcation passait sous cette trouée, ils avaient des frissons, en songeant au sort qu'ils auraient subi s'ils étaient tombés dans le

gouffre, lors de leur combat dans l'arène...

Le couple d'esclaves était toujours relié par la chaîne que l'akdar leur avait destinée. Celle-ci était généralement tendue, les deux hommes cherchant constamment à mettre entre eux autant de distance que possible. Condamnés à vivre cet enfer côte à côte, ils avaient trouvé, sans même se consulter, une solution qui leur convenait à tous deux : ils s'ignoraient.

Lorsqu'ils étaient obligés de communiquer, ils employaient

rarement la parole; ils préféraient utiliser la chaîne. Ainsi, ils développèrent un langage basé sur la tension de celle-ci. Cela leur suffisait... Par exemple, tirer la chaîne signifiait : « Allons par là », ce à quoi l'autre pouvait répondre, en tirant de son côté : « Désolé, mais je ne suis pas du même avis ». Une série de petits coups signifiait : « Fais attention ». Tirer fortement, en menaçant de disloquer le bras, se traduisait par : « Tu m'exaspères ! »...

Dans ces tristes conditions, la vie

s'écoulait lentement, pareille à un liquide visqueux, semblable aux eaux de la Mer Noire.

La Montagne Noire était parcourue par un réseau de fins canaux, semblables à des artères. L'obscur fluide y circulait, comme la sève d'un arbre, en irriguant chaque partie; ainsi, So'Rah et So'Ghol ne faisaient qu'un. Ce fluide était de même nature que le sang des rakhanes, il pouvait donc prendre feu. C'était la raison pour laquelle on n'utilisait ni lampe, ni torche, pour s'éclairer dans ces bas-

fonds. Seule une glauque luminescence découpait vaguement les formes – ce qui était une bénédiction, aucun des hommes forcés de travailler en ce lieu n'aurait voulu en voir davantage !

Qu'y avait-il au fond de cette mer, qui donnait naissance à tous ces monstres ? Quelle était la source de ce fluide opaque ? Cette mer s'étendait-elle sous terre depuis toujours ? Ces questions hantaient Uriss, avide de mieux connaître l'origine de la malédiction qui pesait sur Orianor. Il aurait voulu

les poser à ses gardes, mais il ne parlait pas leur langage. D'ailleurs, eux-mêmes ne connaissaient sûrement pas les réponses, leurs airs obtus suggéraient une profonde ignorance... Ce qu'ils savaient, par contre, c'était comment forcer quelqu'un au travail ! Leurs yeux acides, qui luisaient dans le misérable éclairage, ne quittaient jamais les esclaves.

Sans discontinuer, il fallait repêcher les rakhanes de la mer, puis les transporter dans les cales. Lorsque le navire était rempli, les

esclaves se faisaient rameurs, car la monstrueuse cargaison devait être descendue sur la berge. Quelques gardes amenaient alors les créatures nouvellement nées plus haut, dans les forges de So'Ghol, là où, dès les premiers jours, ils seraient équipés pour la guerre.

Le temps se décomposait ainsi, en une succession de pêches. Il n'y avait plus de jours, qu'une interminable nuit.

Uriss et Kaïn lancèrent de nouveau le filet poisson en direction d'une forme émergeant de

l'onde fétide. La partie lestée du maillage s'enfonça paresseusement, puis ils se mirent à tirer le rakhane vers eux. Celui-ci flottait sur le ventre, ne laissant paraître que son dos et l'arrière de sa tête. Le couple d'esclaves hissa le monstre sur le pont de l'embarcation, c'était un travail harassant. Après l'avoir libéré du filet, ils devaient ensuite trancher le lien qui le reliait à la « chose » qui l'avait fait naître : un long, très long, cordon ombilical qui descendait dans les profondeurs insondables.

Ce geste marquait l'arrivée du rakhane à la conscience, mettant fin à sa fusion avec la Mer Noire. Quelques secondes plus tard, il ouvrait les yeux et se mettait à respirer et à s'agiter. Il fallait alors rapidement l'amener à la cale, tandis qu'il était encore dans le brouillard du réveil, car, lorsque pleinement éveillés, les rakhanes devenaient plus difficiles à contrôler – et ils possédaient déjà tous les griffes et les crocs nécessaires pour causer beaucoup d'ennuis !

Pour ne pas sombrer dans la tristesse, Uriss s'accrochait à ses souvenirs. Il devait lutter, car il sentait que la force maléfique de la Montagne Noire tentait pernicieusement d'effriter sa mémoire et son vouloir, pour le réduire à l'apathie, comme tant de malheureux esclaves autour de lui.

L'ancien roi ramenait constamment à sa conscience l'existence de Méliore et de Blanc, ainsi que de tous les êtres qu'il avait aimés et qu'il aimait encore. Il se répétait leurs noms, pour ne pas les

oublier. Il se remémorait leurs faits et gestes quotidiens, l'expression de leur visage et les encouragements qu'il avait reçus d'eux, au cours de la lutte pour Rihel.

Il aspirait ardemment à les revoir, que ce soit ici-bas ou dans l'au-delà. Il était déterminé à ne pas laisser la Montagne Noire s'élever entre eux et lui. Il restait attaché à tous les êtres bons qu'il avait connus, et à cause de cela, son sort le blessait doublement. Alors qu'il aurait tant aimé leur offrir la beauté, il se voyait condamné à mettre au

monde des monstres...

À sa façon, Kaïn aussi luttait contre l'oppression de So'Ghol. Par contre, son cœur n'était attaché à personne; seul un puissant vouloir l'habitait : celui de s'évader. Bien sûr, c'était le vœu de tous ceux dont l'âme n'était pas encore muette. Mais, la plupart ne faisaient qu'en rêver, n'y croyant pas vraiment. Chez Kaïn, c'était différent : ce vouloir l'embrasait tout entier !

Il n'accepterait jamais d'avoir été fait prisonnier, après avoir servi l'armée noire durant tant d'années.

D'autres profitaient des fruits de son travail, alors que lui était condamné aux travaux forcés, enchaîné à cet homme qu'il haïssait ! Cet affront fouettait son désir qui se cabrait, tel un animal indomptable prêt à l'attaque.

Constamment, il observait et analysait tout, à la recherche de la moindre faille. Il comptait les temps et les distances. Il guettait les fragments d'inattention des gardes, notait leur tempérament, leurs habitudes et leur démarche. Il s'immisçait dans leur psychologie,

cherchant à prévoir leurs gestes et leurs réactions. Il pensait comme eux, respirait comme eux et grognait comme eux. Il voulait vivre pour les voir mourir.

Il jurait de ne pas laisser passer une seule occasion d'agir, et Uriss devrait le suivre, que cela lui plaise ou non.

Jour de chance

Elle n'avait pas été assez rapide, tout simplement. Elle devait le payer de sa vie. Quelle malchance : une fraction de seconde de plus et elle atteignait l'entrée de son terrier ! Maintenant, elle voyait s'éloigner sa tanière, alors qu'elle s'élevait vers les nuages. Ses congénères apeurés la regardaient s'envoler, en la fixant de leurs petits yeux de rongeurs. C'était la fin pour cette souris – naître sous terre, mourir

dans le ciel, entre les serres acérées d'un faucon.

De nombreux rapaces animaient le ciel couvert de l'après-midi. Ils y décrivaient de grands cercles, en traçant de dangereuses auréoles au-dessus des animaux habitant les herbages. Jad, Iridia et Raygone les observaient avec attention, car c'était la seule chose qui rompait la monotonie de la route. Cela leur faisait oublier les douleurs de leur corps qui battait la selle depuis des semaines.

Parfois, un des volatiles plongeait

vers la terre, pour s'en élever avec une victime entre les pattes. Jad admirait la rapidité et la précision de ces rapaces, il les respectait comme un maillon essentiel de la vie de la plaine. Malgré cela, il trouvait ceux-ci étranges. Ils avaient une livrée anormale et étaient plus grands que ceux qu'il avait eu l'habitude de voir durant son enfance. Ils ne lui inspiraient rien de bon, comme s'ils n'avaient pas leur place dans ce ciel...

Le chemin se déroula ainsi, sous les sabots des fidèles montures,

jusqu'à ce qu'apparut la vision tant attendue.

— Enfin, nous y voilà ! s'exclama Jad, lorsqu'il vit la chaîne de montagnes de l'Alam-Her.

Celle-ci se dessinait, à l'horizon, telle une minuscule frange dentelée s'insérant dans le ciel blafard. Jad s'immobilisa au sommet d'une colline dominante. Le vent du nord faisait onduler son manteau gris, au même rythme que les herbes jaunes. Ses deux compagnons vinrent le rejoindre. Iridia observa la scène avec un sourire, repoussant

les mèches de cheveux qui dansaient devant son visage. Raygone ne cacha pas sa joie :

— Il était temps que ce chemin se termine, quel ennui ce pays !

— Tu risques bientôt d'avoir plus d'action que tu ne le souhaites... lui répondit froidement Jad, en pointant au loin sur la route. Regarde ce qu'il y a là-bas !

Raygone et Iridia froncèrent les sourcils, il y avait effectivement une tache sombre sur la voie, émergeant sur une colline lointaine. Un groupe très nombreux d'hommes – ou de

rakhanes – se dirigeait vers eux, tel un serpent dévorant lentement le chemin. Au-dessus du peloton flottaient des étendards sombres. Les trois amis eurent des frissons : sur la route, entre eux et les montagnes, s’étendait un bataillon de l’armée nammoréenne !

Un criaillement aigu fendit l’air. Les trois levèrent la tête, surpris. Un faucon passa, telle une flèche, plongeant vers la masse noire qui s’avançait. Il alla rejoindre les rapaces, qui tournoyaient au-dessus de la sombre légion. Le trio fut

éclairé sur la vraie nature de ces oiseaux : ils étaient des armes de guerre !

— Quel comité d'accueil ! Comment ont-ils fait pour savoir qu'on arrivait ? fit Raygone, d'une voix trahissant sa nervosité.

— Tu plaisantes ? répondit Jad. Ce n'est sûrement pas pour nous ! C'est un bataillon en provenance des royaumes de l'ouest. Il doit aller rejoindre les autres... Ils se rassemblent probablement à Rihel. Cela signifie qu'ils préparent déjà l'invasion de l'Endriel, ils ne

perdent pas de temps !

— Que fait-on ? Il va falloir nous cacher ! intervint Iridia, inquiète.

— Si ton père était là, on pourrait les combattre, répondit Raygone. Ce ne serait pas un problème...

L'aspirant ivatari admirait Kahel, le père d'Iridia. Toute sa jeunesse, il s'était abreuvé d'histoires de chevaliers héroïques, dont certaines concernaient Kahel. On racontait qu'il aurait déjà occis une légion de rakhanes à lui seul, lors d'une terrible bataille, le long des remparts de Rihel !

— Si mon père était là, il te dirait que tu n'es pas drôle, répliqua sèchement Iridia, que ce genre de remarque n'amusait pas.

Jad suggéra une solution simple :

— Nous ne pouvons pas les combattre. Nous ne pouvons pas nous cacher non plus, car les environs sont trop découverts. De plus, les soldats doivent nous avoir déjà remarqués, fuir aurait l'air suspect. Il vaut mieux faire comme ferait n'importe quel autre voyageur : nous mettre en retrait de la route et laisser passer le défilé, en

espérant ne pas trop attirer l'attention...

Ses deux amis acquiescèrent à l'idée, cela semblait la solution la plus sûre, même si elle était loin d'être plaisante. Ils se remirent anxieusement en route, en direction de la sombre légion. Plus ils approchaient, plus leurs cœurs battaient rapidement dans leur poitrine.

Le contingent occupait la largeur entière de la voie. La cavalerie se trouvait à l'avant, suivie d'une longue colonne de soldats à pied.

Ceux-ci se divisaient en deux groupes : la brigade rakhane venait en premier, suivie des troupes humaines. À l'arrière de tout ce beau monde roulaient des chariots de ravitaillement, talonnés par quelques dizaines de catapultes, balistes, canons à vapeur et autres engins de guerre. Le défilé s'étendait sur plusieurs kilomètres.

L'ensemble était encore loin des trois voyageurs, lorsque ceux-ci se retirèrent de la route. Ils restèrent en retrait, avançant dans l'herbe. Ils affichaient un air aussi « normal »

que possible, en regardant le défilé s'approcher du coin de l'œil.

Un homme allait à la tête du bataillon, sur un cheval couleur de fumée; il était flanqué de deux nazmeths sur des hycalions, ainsi que de quelques rakhanes fauconniers en costumes sombres. Cet homme affichait une telle assurance qu'on ne pouvait douter qu'il était le commandant de ce cortège. Il paraissait âgé d'une quarantaine d'années. Ses cheveux ocre, qui se battaient avec le vent, encadraient un visage carré,

impassible tel un roc. Il portait un manteau de cuir marron, qu'il gardait ouvert, par-dessus un plastron marqué des couleurs du Nammor'Ant. Une grande épée reposait sur son dos et à sa ceinture pendaient deux haches de guerre accompagnées de quelques poignards. Une coutellerie plutôt inutile, lorsqu'on ne fait que traverser de paisibles prairies ! Mais, ces armes semblaient faire partie de lui – « Il les garde sûrement toujours sur lui, même lorsqu'il prend son bain ! », pensa

Raygone. Fort à propos, il jugea qu'il était préférable de garder ce commentaire pour lui.

De ses yeux gris, le commandant observa les jeunes gens qui se déplaçaient à une vingtaine d'enjambées de la route. Il les dévisagea pendant un moment, très froidement... Le triste sire détourna ensuite le regard et continua son chemin sans s'arrêter, au grand soulagement des trois amis. L'homme était suivi de ses nombreux subalternes, qui affichaient tous un air de prédateur

digne des volatiles qui découpaient le ciel. Chose étrange, ceux-ci ressemblaient beaucoup au commandant.

— Ce doivent être ses fils...
chuchota Raygone.

— Tais-toi ! siffla Jad.

Mais, l'ivatari l'avait remarqué également, ils semblaient bel et bien être les fils du guerrier menant le bataillon... Difficile à croire, car ceux-ci étaient près d'une trentaine !

Les autres gradés venaient ensuite, sur des chevaux à la mine

abattue. Les voyageurs espéraient ne pas trop attirer l'attention, mais c'était raté. Il n'y eut pas un seul de ces hommes qui ne leur jeta pas un regard. Il est vrai que voyager à travers l'Alsama était monotone et que les distractions étaient bienvenues; ça, les trois amis pouvaient le comprendre ! Certains de ces hommes offrirent des sourires douteux à Iridia, ce qui chauffa les oreilles de Jad, qui vint se placer entre elle et le défilé.

Chose rare, même Raygone affichait un air sérieux. Il respirait

lentement, en tentant de maîtriser la colère qu'éveillaient en lui les rakhus. Il était indigné à la vue de ces hommes qui s'étaient joints volontairement à l'ennemi. Par contre, il était également troublé à l'idée de se retrouver face à l'un d'eux, lors d'une bataille. Raygone savait qu'il serait confronté à cette difficile expérience tôt ou tard, et qu'à ce moment-là l'hésitation ne serait pas permise...

Le sombre défilé s'étirait ainsi. Les faucons criblaient toujours le ciel, tournoyant dans tous les sens.

Ils commençaient à agacer sérieusement les trois aventuriers.

Les derniers chevaliers passèrent, puis arriva la partie du cortège que les trois aventuriers appréhendaient le plus : la brigade rakhane. Le trio augmenta la distance entre eux et la route, en approchant leurs mains des poignards qu'ils gardaient sous leurs manteaux. Les armes d'édama de Jad et d'Iridia étant camouflées dans leurs bagages, c'est tout ce qu'ils pourraient utiliser pour se défendre, si ces monstres venaient leur faire des misères.

En surveillant les rakhanes, les voyageurs ne purent s'empêcher de plonger un instant dans les yeux de certains d'entre eux. Que leurs iris fussent jaunes, gris, rouges ou noirs, c'était toujours aussi troublant. Il n'y avait rien d'humain, dans ces regards : que de l'avidité, de la méchanceté, de la stupidité, de la vulgarité, du mensonge... ou le vide complet. Leurs yeux étaient des ponts menant directement vers les mondes obscurs.

Le cœur des trois ivataris battait à

tout rompre. Jamais ils n'avaient été près de tant de rakhanes. Jamais ils ne s'étaient trouvés dans une situation aussi précaire.

Soudain, ils entendirent des rires inqualifiables émerger du cortège. Quatre rakhanes, de petite taille, en sortirent en sautillant, leurs bras s'agitant en tous sens, comme s'ils étaient désarticulés. Les trois amis furent parcourus de frissons, car ceux-ci se dirigeaient droit vers eux ! Leurs corps malingres flottaient dans leurs armures, faites de bandes de métal grossièrement

assemblées couvrant uniquement le torse. Leurs tuniques et leurs pantalons, faits d'un tissu jaunâtre, étaient tellement sales et déchirés, qu'on aurait pu jurer qu'ils ne les avaient pas enlevés depuis des années.

Mais le plus affreux, c'était leur visage : un croisement de rat et d'humain. Leur tête, aplatie et allongée vers l'avant, se terminait par un long nez aigu. À la racine de celui-ci, deux petits yeux brûlaient d'une flamme maligne. Des oreilles fluettes et pointues émergeaient de

leurs cheveux noirs.

Les quatre monstres se mirent à tourner autour des voyageurs, avec des rires et des regards fous. Les aventuriers continuèrent à avancer, agrippant fermement le manche du poignard caché sous leur manteau. Peut-être allaient-ils seulement se contenter de les narguer, en parfaits imbéciles qu'ils étaient... Il ne fallait les affronter qu'en dernier recours. Malheureusement, deux d'entre eux approchèrent leurs nez trop près des bagages du cheval de bât.

— Hé ! Vous deux, fichez-nous la paix ! fit Raygone.

Il s'interposa entre les rakhanes et les bagages. Jad et Iridia s'approchèrent également.

Même si les faces de rats n'avaient pas compris un mot de ce qu'avait dit Raygone, l'intonation était claire. Les deux pestes firent semblant d'avoir peur, en écarquillant les yeux, en agitant les bras et en riant. Le jeune homme les faisait bien rigoler ! Les deux autres rakhanes vinrent les rejoindre, avec l'air frondeur. Ils

s'immobilisèrent devant Raygone. Derrière eux, le cortège avançait toujours, ne se souciant pas de la scène.

Une des pestes s'approcha du chevalier en sautillant et en poussant de petits cris aigus. Par jeu, il cherchait à déjouer le jeune homme pour atteindre le cheval porteur. Le rakhane louvoyait rapidement, Raygone fit de même, mais il était moins vif, sur sa monture. La créature réussit à passer facilement et s'empara d'un petit sac de cuir, sous les

ricanements amusés de ses semblables. Lorsqu'il voulut rejoindre ses pairs, Raygone le gratifia d'un sérieux coup de pied au visage, au moment où il passait à sa portée.

Cela n'arrêta pas le rakhane, mais il n'apprécia pas ! Il rejoint rapidement les autres, tenant toujours le sac et portant une main à son visage. Les canailles sortirent alors leurs lames noires...

À ce moment-là, un des faucons tournoyant au-dessus d'eux se mit à crier, en répétant sa plainte aiguë de

façon insistante. « Que pouvait bien vouloir ce volatile ? » pensèrent les trois aventuriers. Ils avaient déjà suffisamment de problèmes !

Le trio se resserra, poignards dehors. Raygone pointa le sien vers les rakhanes, en disant :

— Si vous approchez encore, je vous raccourcis le nez...

Ils attendirent, avec des lames dans les mains et dans les yeux. Avec leurs armes d'édama, ils n'auraient fait qu'une bouchée de ses monstres; mais, les sortir aurait amené sur eux le bataillon au

complet.

Les faces de rat firent un pas en avant, les humains restèrent de marbre. La plainte du faucon devint harcelante. Tous les signes indiquaient que le sang allait bientôt couler, qu'il soit rouge ou noir. À moins que l'aide n'arrive du ciel, d'une source complètement inattendue...

Alors que la bataille était sur le point d'éclater, ils entendirent le bruit d'un galop, en provenance de l'avant du défilé. Une figure à cheval s'amenait vers eux. Surpris,

les humains et les rakhanes se tournèrent vers elle. C'était le commandant, l'homme qu'ils avaient vu à la tête du cortège !

Le guerrier fut rapidement près d'eux. Alors, le faucon cessa ses cris. Le visage austère du commandant se tourna un instant vers les humains, tandis que ses longs cheveux ocre s'agitaient, telles des flammes au gré du vent. Ses étranges yeux gris n'exprimaient rien – cet homme avait-il seulement déjà ressenti quelque chose ? Croiser ce regard,

c'était heurter un mur.

Puis, l'homme se pencha vers les quatre créatures affreuses. Ce faisant, il sortit son épée du fourreau qu'il avait sur le dos. La longue lame obscure était impressionnante. Elle avait un côté plat et un côté dentelé; sa pointe effilée se terminait en un crochet terrifiant. L'étrange lame était percée de trous triangulaires. Tout métal superflu avait été enlevé pour ne laisser que l'essentiel : les tranchants.

Sans dire un mot, le guerrier

regarda les rakhanes, qui cachaient mal leur peur. Il était clair que le commandant attendait des explications et qu'il ne voulait pas dépenser d'énergie à les demander. Il tenait son épée droite, tel un jugement sur le point de s'abattre, sans appel...

Les rakhanes tentèrent de se justifier, dans la langue trouble et gutturale des Nammoréens :

— *Nous voulions leur donner une leçon ! Ils manquaient de respect envers notre grande armée !*

L'un d'eux ajouta, en pointant

Raygone :

— *Celui-là m'a frappé au visage d'un coup de pied ! Il faut punir pareille insolence !*

Le commandant ne goba pas un seul mot de ce qu'ils dirent. Il connaissait trop bien ces mensonges sur pattes. Il leur répondit en langue nammoréenne, au grand étonnement des trois aventuriers, qui n'avaient jamais entendu un humain la parler :

— *Je vous connais, vous, les faces de rat. Toujours, vous fichez la pagaille partout où c'est possible.*

Ça ne se passera pas comme ça, sous mon autorité. Vous croyez que je ne suis pas sérieux ? Je ne le répèterai pas : vous ne faites rien sans mon ordre, pas même vous grattez le nez !

Le rakhane ouvrit la bouche pour répondre, mais il fut interrompu lorsque le commandant élança son épée. Le monstre était certain que la mort s'abattait sur lui – or, la lame s'arrêta tout près de son cou. Le rakhane et son commandant restèrent figés dans cette position précaire.

— *Mer... Merci de m'épargner, commandant !* dit la créature méprisable, en tremblant.

Pour toute réponse, le guerrier releva son épée d'un coup, en tranchant l'oreille du monstre. Celle-ci tomba par terre, aux pieds des quatre rakhane terrorisés. L'homme pointa sa lame vers elle, en disant, toujours en langue nammoréenne :

— *Ramassez cette chose et allez la montrer à vos crétins de camarades, pour qu'ils comprennent bien le message : si*

vous me faites encore des problèmes, ce sera la dernière fois !

Ce fut fait. En un souffle, les pestes détalèrent avec le « message » du commandant !

Jad, Iridia et Raygone, déconcertés, ne savaient que faire. Ils venaient d'être sauvés par un homme en guerre contre tout ce qui était encore bon en ce monde ! Voulant prendre congé du terrible guerrier, Jad souffla simplement « merci ».

L'homme se tourna vers lui et lui répondit d'une voix rocailleuse. En

parlant, il tint sa sinistre épée pointée vers l'ivatari, pour souligner sa phrase d'un trait noir :

— Je ne vous ai pas protégé, j'ai protégé mon autorité. Ne m'adressez pas la parole, j'ai assez perdu de temps avec vous.

Jad soutint un instant son regard. Le guerrier pensait chaque mot de ce qu'il venait de dire. Sans cérémonie, le commandant les quitta pour se diriger vers la tête du convoi. Il ajouta, sans se retourner :

— Disons que c'est votre jour de chance... Mais, si je vous croise de

nouveau, vous subirez un sort pire que le leur.

Rangeant son arme, il s'élança au galop. Le trio regarda l'homme s'éloigner, la gorge sèche. Il était fort possible qu'ils le retrouvent, lors des futures batailles pour l'Endriel... Mais, pour l'heure, ils ne seraient plus importunés par les rakhanes. Et cela, grâce à l'aide de ce funeste guerrier, connu sous le nom de Sé-Voro.

Ce n'était pas dans le texte

Uriss s'agrippait à la toile de sa mémoire, comme à la corde du filet qu'il tirait, sans relâche, hors des eaux poisseuses. Un autre rakhane émergeait de la noirceur, son visage semblait un monstrueux mélange d'homme et de loup. Uriss ne réagit pas à la vision de l'affreuse créature. Au début de son séjour dans les profondeurs, il avait des

nausées tellement la peur le tenaillait; maintenant, l'apathie régnait, s'amplifiant avec chaque rakhane qu'il extirpait de l'onde.

Les menaces des gardes ponctuaient le rythme de cette nuit interminable, Uriss n'y prêtait plus beaucoup d'attention. Ce que l'ancien roi craignait le plus, c'était de perdre son identité. Déjà, son passé lui semblait lointain, et son nom sonnait comme celui d'un étranger. Ainsi, pour résister à la fuite de son être, il se remémorerait souvent les événements marquants

de sa vie. Des souvenirs brillant
comme des étoiles, dans son
firmament intérieur...



— Voici l'ivatarie Méliore
d'Alméry. Elle a généreusement
répondu à notre appel, en
compagnie de l'ivatari Kahel de
Cyana. Tous deux font honneur au
valeuroux peuple du Daï-Cima...

La suite du discours du conseiller
Leyron, aux accents protocolaires,

fut à peine perçue par le prince Uriss. Tous ses sens étaient tournés vers Méliore, qui lui apparaissait pour la première fois. Le royaume brillait d'une lumière nouvelle, par la présence de celle qui, sans le savoir à l'époque, en était la future reine.

C'était il y a de cela douze années, dans la salle du Trône du Lothmar. Uriss, alors âgé de vingt-sept ans, se tenait debout à la droite de son père, le roi Urald, qui occupait le trône avec dignité. Le frère aîné d'Uriss, Guermont, était aussi

présent, ses pensées absorbées par la guerre, comme à son habitude.

Quelques hauts gradés de l'armée se trouvaient également dans la pièce, ils comptaient encore dans leurs rangs Kaïn de Rihel. Un autre ivatari était aussi dans l'assemblée : Hyldad, le maître-archer.

Ils se tenaient tous debout, car les chaises avaient été converties en bois de chauffage... Le siège de Rihel traversait sa vingt-huitième année.

Méliore et Kahel étaient accompagnés d'un groupe

nombreux de volontaires, qui se tenait derrière les deux ivataris. Parmi les hommes et les femmes venus prêter main-forte à la ville assiégée, beaucoup provenaient de l'Endriel. Ils voulaient soutenir cette ville qui était le dernier rempart entre leur contrée et l'armée nammoréene.

Le groupe avait naturellement respecté l'autorité des deux chevaliers ivataris, dès leur rencontre au nord du Lothmar. Ensemble, ils avaient été guidés vers l'entrée de la grotte naturelle

qui rejoignait les tunnels creusés sous Rihel. L'entrée était gardée par des élémentaux, au cœur d'une forêt anonyme, et n'était révélée qu'à des êtres absolument dignes de confiance.

— Nous vous accueillons avec une gratitude sans borne, votre sacrifice vous honore, fit la voix grave et solennelle d'Urald, qui était amplifiée par les échos de la vaste pièce. C'est un geste qui s'élèvera très haut, jusqu'à briller devant Ceux qui sont Vertu et Puissance !

Le monarque à barbe blanche était

âgé, mais encore vigoureux. Il régnait seul, depuis qu'Émadionne, la reine bien-aimée, avait quitté ce monde, il y avait de cela quelques années. Urald avait l'air d'un roc, dans ses habits où le rouge vin tranchait sur le gris. Sa couronne et le pommeau de son épée d'édama scintillaient, polis par les rayons du matin.

Les vitraux élancés de la salle du trône, représentant les Ivatars, brillaient dans la lumière de ce jour ensoleillé, comme s'ils étaient eux-mêmes présents pour bénir la

rencontre. Les étendards du Lothmar pendaient, entre les vitraux. L’emblème du royaume était dessiné sur eux : un lys à trois fleurs, entouré de sept boucliers.

— Rihel est plus qu’une ville, elle est un symbole, répondit Kahel, sur le même ton solennel. Elle est le roc émergeant de la mer, sur lequel les tempêtes viennent se briser. Elle est la glorieuse figure de proue du monde libre, et nous sommes fiers de pouvoir la soutenir. Nos talents et notre expérience sont à votre

service.

— Nous en aurons sûrement besoin ! répondit le roi. Il y aura une place pour chacun d'entre vous, peu importe votre métier ! Bien sûr, lorsque le moment sera venu, tous les hommes devront se faire guerriers... Aussi, l'entraînement militaire sera quotidien. Les rakhanes ne permettent aucun relâchement, on ne sait jamais quand viendra l'heure de la prochaine bataille. Cela peut être dans un mois, ou dans une heure ! Donc, voici le premier conseil que je

vous donne à tous : tenez-vous toujours prêts !

Les nouveaux arrivés hochèrent la tête, cela semblait effectivement une sage directive...

Quand le souverain eut fini de donner ses premiers conseils, il présenta fièrement ses deux fils, ainsi que ses généraux. Guermont fut désigné par Urald comme le futur roi, ce que personne n'avait jamais remis en question. Il était de quinze ans l'aîné et possédait toutes les qualités d'un chef. Tous le suivaient sans discuter, même

Uriss. En plus de Guermont, le premier-né, deux autres frères plus âgés qu'Uriss étaient morts au pied des remparts de la ville assiégée.



Habité par ces réflexions, l'ancien roi sortit un autre rakhane de l'étreinte de So'Rah. Le visage de ce cauchemar vivant évoquait celui d'un grotesque rongeur. Uriss soupira devant la créature difforme. L'espoir se drainait lentement et les

pensées sombres s'insinuaient...

Est-ce que Rihel serait encore la figure de proue du monde libre, si Guermont avait régné ? Aux yeux de plusieurs, Uriss était toujours resté « celui qui n'était pas destiné à être roi ». Longtemps, il avait pensé de même. Se départir de cette idée avait été un long combat pour lui, un combat qu'il croyait avoir gagné. Mais, voilà que ces obscures pensées montaient des profondeurs de son être, comme les rakhanes du fond de la Mer Noire.

Uriss croisa le regard de Kaïn, à

l'œuvre près de lui. Ses yeux inquiétants ne lui remontèrent pas le moral. Comme toujours, la chaîne qui les liait répandait dans l'air ses notes discordantes.

Il fallait résister à cette tristesse, avec des pensées plus lumineuses...



Uriss savourait l'air frais de la nuit, enveloppé dans un édredon de plume. N'arrivant pas à s'endormir, il était sorti sur une des terrasses

les plus élevées du château. Il pensait à Méliore... Depuis qu'il l'avait vue dans la salle du trône, quelques jours auparavant, elle n'avait plus quitté son esprit. Pourquoi était-il tant attiré par elle, tout en se sentant indigne d'effleurer ne serait-ce que son ombre ?

Le ciel dégagé brillait d'une symphonie d'étoiles, que rehaussaient les croissants des deux lunes d'Orianor. Les arcs luisants étaient couchés et évoquaient des canots traversant la nuit. En

contrepartie, il y avait les lueurs rouges des lanternes du campement de l'armée nammoréenne, qui dansaient au loin. Les petites flammes semblaient répondre aux astres, en formant leurs propres constellations hostiles. Un ciel n'annonçant que le malheur...

À l'inverse, aucune lanterne n'éclairait Rihel; le feu n'était utilisé qu'en cas d'absolue nécessité, pour économiser le bois et l'huile. Les habitants avaient dû apprendre à voir dans le noir.

Uriss éprouvait de la difficulté à

s'imprégner de la paix et de la beauté du ciel nocturne, car son regard était constamment attiré par les flammes rougeoyantes du camp rakhane. Cette guerre cesserait-elle un jour ? Quel prix faudrait-il payer pour cela ?

Le prince étant né en l'an un du siège de Rihel, il ne connaissait pas autre chose que ce conflit. Son monde s'était toujours arrêté à la dernière muraille encore debout. À sa naissance, il y en avait encore sept. Il n'en restait maintenant que trois, la plus importante étant la

septième muraille, qui protégeait le dernier cercle, celui des jardins intérieurs de Rihel. Ces jardins, qui entouraient la colline rocheuse du château, étaient la raison principale pour laquelle la ville résistait encore à l'envahisseur. Pour bien combattre, il fallait d'abord être bien nourri; cela, les ancêtres l'avaient compris, lorsqu'ils décidèrent d'installer des jardins, s'élevant sur plusieurs étages, au cœur de la cité. Leurs descendants les en remerciaient tous les jours, à chaque repas !

Au-delà de la cinquième muraille, des monceaux de ruines jonchaient maintenant les endroits où Uriss jouait durant sa jeunesse, des décombres hantés par les fantômes des amis perdus, des espaces de liberté volés, érodés par les vagues successives d'une mer acharnée. Toute sa vie, le prince avait vu les hommes et les femmes défendre ces aires libres, plus obstinés encore que l'armée noire. N'en resterait-il qu'une poussière, ils seraient prêts à combattre pour elle !

Ce qui importait, ce n'était pas la poignée de terre, mais le principe même de la liberté – du moins, c'était ce qu'affirmaient la plupart des Rihelois. Les autres disparaissaient sans avertissement, lors des nuits sans étoiles. Parfois, ils étaient repérés, détalant comme des lièvres dans l'obscurité. Les gardes devaient alors se retenir de les cribler de carreaux d'arbalètes. Mais, ils n'en avaient pas l'autorisation, cela leur était interdit par le roi Urald. Ce dernier défendait la liberté, il laissait donc

les gens libres de partir – c'était une question de principe ! Garder son peuple prisonnier sous la menace aurait fait de lui un tyran, semblable aux commandants des sombres légions qu'il abhorrait. Ce n'était pas les êtres de valeur qui fuyaient ainsi, le roi considérait alors que c'était une bonne chose qu'ils quittent. Cela faisait des estomacs de moins à remplir avec les précieuses ressources de la ville !

Uriss, lui, n'avait jamais songé à partir; il savait son destin lié à celui

de cette ville. Il savait également qu'à l'exception de l'Endriel et d'une autre contrée, l'Ishma, le pays des neiges, le monde appartenait aux rakhanes et à leurs alliés – c'était assez pour lui enlever le goût des voyages ! Le prince se tenait sur un des derniers territoires souverains de l'humanité. « La figure de proue du monde libre », c'était ainsi que l'on surnommait Rihel. Combien de temps encore pourrait-elle fendre les flots amers de la guerre ?

Le jeune homme était perdu dans

ses pensées, drapé dans son édredon comme dans une cape seigneuriale, lorsqu'il entendit des bruits de pas derrière lui. Il crut d'abord que c'était un garde faisant une ronde nocturne, malgré la démarche qui semblait plus légère qu'à l'habitude... Le prince tourna la tête, pour réaliser qu'il se trompait. C'était Méliore qui se promenait, dans la quiétude de cette splendide nuit étoilée. Il avait suffi qu'il cesse de penser à elle quelques minutes pour qu'elle apparaisse !

Le prince ressentit d'abord de

l'embarras. De quoi avait-il l'air, enveloppé dans sa couette, comme une chenille dans son cocon ?

Méliore s'approcha du jeune homme, après l'avoir salué; salutations auxquelles Uriss répondit timidement. Elle flottait dans son long manteau bleu pervenche, aussi souple que sa démarche.

— N'est-ce pas une nuit parfaite pour contempler les astres ? commença gentiment l'ivatarie.

— Oui, répondit brièvement Uriss, intimidé par la présence de cette

nouvelle étoile.

La dame vint s'appuyer au parapet de pierre. Uriss contempla son profil fin et résolu. Ses cheveux blonds étaient remontés en un chignon retenu par une épingle d'édama, une pointe droite et très fine.

L'édredon d'Uriss lui semblait maintenant une carapace dont il se serait bien dé faite, n'eut été qu'il n'avait qu'un pyjama en dessous... En somme, son allure n'avait rien de princier ! Mais, Méliore ne semblait pas s'en soucier. Alors, il

se tourna vers elle, sous le regard des astres qui les avaient réunis. Le moment était parfait pour faire connaissance.

— Les Montagnes Bleues ne vous manquent pas trop ? fit Uriss. Les ivataris m'ont souvent parlé du Daï-Cima. Cela semble être un royaume très beau et très paisible. Deux choses de plus en plus rares, en ce monde...

— Le Daï-Cima me manque, mais je ne pourrais pas savourer la paix qui existe là-bas, en sachant qu'il y a des humains qui souffrent ici,

alors que je peux les aider. Il en est ainsi de tous les ivataris.

— Et l'on ne vous remerciera jamais assez pour cette aide ! J'espère qu'on trouvera le moyen de mettre fin à cette guerre et que vous pourrez retourner vers ceux que vous aimez. Vous devez avoir laissé beaucoup d'êtres chers à Cyana.

Cyana était la seule ville de ce sanctuaire qu'était le Daï-Cima. Devant les souvenirs de la majesté de ce lieu, un nuage de nostalgie passa dans les yeux de Méliore... Depuis qu'elle avait quitté cette

contrée, elle avait le pressentiment qu'elle n'y retournerait pas.

— Oui, mais lorsqu'on quitte le Daï-Cima, on ne sait jamais si l'on pourra y revenir; les missions sont souvent longues et dangereuses. Il faut se concentrer sur l'aide que l'on peut apporter autour de soi, sans connaître l'avenir... Comme vous le faites d'ailleurs. Depuis que je suis ici, je vous vois toujours travailler !

— Je n'aime pas être inactif, voilà tout. L'inaction mène à l'ennui, qui attire les idées noires... Lorsqu'on

est enfermé dans sa propre ville, il est facile de sombrer dans le désespoir !

— Vous n’avez donc jamais connu autre chose que Rihel ?

— Pas vraiment... Je suis allé au campement rakhane, lors de raids. J’ai aussi participé à la construction des tunnels, mais je ne suis pas allé jusqu’à la sortie. Je veux rester ici jusqu’à la fin, peu importe ce qu’elle sera.

— Vous pouvez être fier de ce que vous avez fait pour cette ville. C’est grâce à des piliers comme vous que

Rihel est encore debout ! Si nous réussissons à vaincre les rakhanes, peut-être pourriez-vous tenter d'aller au Daï-Cima. Je crois que vous avez ce qu'il faut pour devenir un excellent ivatari.

Uriss regarda Méliore un instant, elle semblait tout à fait sérieuse. Le prince fut surpris par l'idée, il n'y avait jamais songé !

— Je ne crois pas que l'occasion se présentera, répondit-il. Aussi, je ne suis pas certain d'être de cette trempe. D'après ce qu'on en dit, ce n'est pas facile ! Il y a très peu de

personnes qui ont accompli la traversée des Montagnes Bleues. Ceux qui reviennent sans avoir réussi en parlent comme de leur pire cauchemar !

Uriss savait que Méliore avait réalisé cette traversée. Il avait envie de lui poser des questions à ce sujet, mais il jugea que c'était trop délicat. L'ivatarie sentit l'interrogation d'Uriss :

— L'épreuve de la traversée est destinée à peser la pureté des intentions de celui qui la tente. C'est Vanor, l'Éveilleur, qui a établi

cette protection magique, afin de s'assurer que tous ceux qui vont au Daï-Cima n'aient pour but que de servir le bien.

» J'étais jeune, lorsque je suis allée au Daï-Cima. La traversée est plus facile à cet âge, car on se fait moins d'illusions sur soi-même. Il faut être prêt à laisser derrière soi tout ce qu'on croit savoir. C'est souvent difficile, car les gens construisent leur vie sur tant de faussetés ! Il faut du détachement, pour voir s'effondrer ce à quoi l'on accordait de la valeur. Mais, il n'y a

pas d'autre choix. Si l'on reste attaché à l'ancien, on est entraîné avec lui dans la chute. C'est alors que commence le cauchemar...

Uriss reçut ces paroles. L'air absorbé, il pensa à ce que pourrait bien être cet « ancien » qu'il aurait à abandonner... il était clair que chacun devait le découvrir seul. Encore une fois, Méliore perçut son interrogation. Sa clairvoyance étonnait le prince !

— La vie est une sage conseillère, lui dit-elle. Il n'est pas besoin de se rendre jusqu'aux Montagnes Bleues

pour être mis face à nos erreurs. Là-bas, les expériences sont seulement plus intenses. C'est pour cela que plusieurs préfèrent rebrousser chemin, plutôt que de renoncer à eux-mêmes.

» Même pour les ivataris, ce n'est pas acquis pour toujours. Certains, après avoir quitté le Daï-Cima, ne réussissent pas à y retourner. Mihilan, le Gardien des Montagnes Bleues, est très sévère. Nul n'échappe à son regard froid... il est hors de question de se faufiler par ruse !

Mihilan... ce nom rappela à Uriss qu'il y avait de nombreuses forces en ce monde qui le dépassaient ! Le pouvoir du Gardien pouvait repousser tout être indigne s'approchant du Daï-Cima, ce qui, en des temps lointains, avait été des armées entières !

— Je doute que le Daï-Cima soit pour moi, conclut Uriss. Même si je vous admire beaucoup d'avoir réussi cette traversée.

— On ne sait jamais, peut-être ressentirez-vous aussi un jour l'appel des Montagnes Bleues...

répondit doucement Méliore. Il est vrai que pour l'instant vous avez d'autres priorités !

Elle tourna son regard vers l'étendue de petites flammes malveillantes, qui les narguaient au loin. Viendra-t-il bientôt, le moment où les sombres légions tenteront une nouvelle percée ? Voilà une question à laquelle on n'était jamais pressé de répondre.

Un souffle de vent passa, puis Uriss relança la conversation :

— Mon père m'a dit que vous aviez déjà connu la guerre, avant de

venir ici. Ça ne doit pas être facile de quitter un champ de bataille, seulement pour en investir un autre.

— J'étais dans le Royaume du Nord, en Ishma, là où je suis né. Nous avons réussi à repousser les rakhanes jusqu'à la mer. Les habitants du nord, aussi, sont coriaces ! Les Nammoréens n'ont jamais pu atteindre Alméry, la cité cachée au cœur des neiges, et cela reste une grande frustration pour eux. Les navires nammoréens hantent encore les côtes;

néanmoins, pour l'instant, les monstres semblent trop frileux pour retourner en Ishma...

» Après cette guerre, j'ai pu retourner au Daï-Cima. Mais, un ivatari ne reste jamais longtemps sans mission ! Peu de temps après, les Sages de Cyana m'ont annoncé que je devais venir ici.

Uriss était toujours impressionné à l'idée que des gens puissent volontairement s'enfermer dans une ville assiégée. Il s'était souvent demandé s'il aurait eu le courage de faire de même, s'il était né ailleurs.

Il resta muet devant cette pensée, près de celle qu'il admirait.

Le silence fut souverain pendant quelques minutes. La nuit n'était animée que par les gardes faisant leurs rondes. Les reflets bleutés de la pointe de leurs lances parvenaient jusqu'à Uriss et Méliore. De fugitifs éclats de lune.

— Tout est si calme, reprit le prince. On en oublierait presque la guerre... Je suis heureux qu'il n'y ait pas encore eu une attaque, depuis votre arrivée. Cela vous a permis de voir que Rihel peut aussi être un

endroit agréable. Malgré tout, on y vit de beaux moments ! Cette rencontre en est l'exemple parfait...

Méliore tourna son regard vers lui, pendant un instant qui contint tant de vie. Puis, elle continua de fixer l'horizon, avec un sourire sur les lèvres. Ils poursuivirent leur échange, dans la nuit paisible. Ce ne fut que la première de nombreuses rencontres, sur ces terrasses qui s'élançaient vers les étoiles.



Puis, vint le jour de la déclaration d'amour...

— Les oiseaux chantent quand je vous vois. La vie semble danser autour de moi. Lorsque je vous ai vue la première fois, le soleil s'est levé pour ne plus jamais se coucher. Laissez-moi m'envoler sur les ailes de votre sourire ! Laissez-moi vous donner un baiser, comme on cueille une fleur... Oh, ma belle...

Uriss y était allé de sa plus belle envolée lyrique.

— Mmm... Cela ne
m'impressionne guère... lui

répondit une voix masculine.

— Quoi ? Mais j'ai tout donné ! fit le prince déconfit.

— Il ne suffit pas de tout donner, voyez-vous. Il faut tout donner comme il faut. La façon dont vous l'avez fait était un peu trop... « théâtrale ».

— Mais, c'est du théâtre !

Uriss commençait à être inconfortable, agenouillé sur les planches de la scène extérieure de Rihel. Autour de lui et d'Uzo, le metteur en scène, des gradins de pierre s'élevaient en un demi-cercle

entouré d'arbres. Une poignée d'acteurs s'y trouvaient, dont quelques-uns d'entre eux n'arrivaient pas à garder l'œil ouvert. Il y avait aussi un chien brun, qui écoutait attentivement le metteur en scène.

— Le but du théâtre, voyez-vous, est de faire oublier que c'est du théâtre, répliqua Uzo, en remontant ses lunettes.

Même à genoux, Uriss était presque aussi grand que le metteur en scène. Uzo de Rihel : un petit homme au grand sens artistique ! Il

rivait le jeune prince de son regard intense, et ce dernier était aveuglé par les rayons de l'après-midi qui se reflétaient sur sa calvitie.

— Vous voulez que je le refasse de façon moins théâtrale ? Plus... « ordinaire » ?

— Non. Plus comme si c'était dans la vraie vie. Ce n'est pas un moment ordinaire, c'est une déclaration d'amour, voyez-vous.

— Est-ce que je peux me lever ? J'ai mal.

— Non, la douleur fait partie de la vie.

— Aie.

— Allez-y, refaites-le. Mettez-y du cœur, comme si c'était vrai.

— Compris...

Le prince Uriss inspira un grand coup et déclama son texte de nouveau. D'une façon plutôt mécanique, il faut l'avouer :

— Les oiseaux chantent quand je vous vois. La vie semble danser autour de moi. Lorsque je vous ai vu la première fois, le soleil s'est levé pour ne plus jamais se coucher. Laissez-moi m'envoler sur les ailes de votre sourire. Laissez-moi vous

donner un baiser, comme on cueille une fleur... Oh, ma belle...

Un silence au cours duquel le soleil déclina un peu plus, puis une simple phrase :

— C'est encore plus mauvais.

— Vous êtes dur !

— Aucune fraîcheur, aucune sincérité, aucun effort.

— Eh bien, merci pour la critique constructive ! Est-ce qu'on peut travailler une autre scène et revenir à celle-ci plus tard ? J'ai mal aux genoux.

— Non, vous devez aller jusqu'au

bout de cette émotion.

— Et moi qui croyais que le but du théâtre était d'avoir du plaisir...

— Le théâtre est là pour nous faire vivre des expériences intenses, pour nous élever au-dessus du quotidien, voyez-vous.

— Justement, le personnage que je joue est un prince... ça ne me change pas beaucoup du quotidien !

— Vous êtes prince, je n'allais pas vous donner le rôle du bûcheron. Que diraient les gens ?

— J'aimerais peut-être mieux jouer le bûcheron ! Vous savez, je ne

tenais pas spécialement à jouer le rôle du héros... De plus, avoir un prince comme héros, c'est cliché!

— Vous n'êtes pas le héros de cette histoire. Le vrai héros de cette histoire, voyez-vous, c'est le chien.

— Le chien !? Qu'est-ce que c'est que cette histoire bête ?

— C'est très innovateur. C'est moi qui l'ai écrite. Et je ne suis pas du genre à me vautrer dans les lieux communs.

— ...

— Vous semblez douter... Sachez que ce chien est un très bon acteur.

Il est toujours très naturel.

— Je n'en doute pas une seconde.

— Les animaux n'ont pas une assez grande place au théâtre.

— D'accord. Est-ce qu'on peut revenir à mon texte ? Ça commence à traîner.

Certains des acteurs opinaient de la tête dans les gradins, non pas parce qu'ils approuvaient ce que venait de dire Uriss, mais parce qu'ils somnolaient. Le chien brun, quant à lui, écoutait toujours très attentivement

— Allez-y, fit Uzo. Je n'attends que

ça.

— J'y vais. Je m'élance à l'intérieur de mon émotion vraie.

— J'exulte d'avance.

— N'exultez pas trop, ça me déconcentre.

— D'accord, je me désexulte... Je vous écoute.

— ...

— ...

— ...

— ...

— Rien ne vient... Je n'y arrive pas.

— Surtout, ne forcez rien, laissez

couler la sève de l'inspiration.

— Je n'y arrive pas, je vous dis. C'est l'hiver intérieur. La sève inspiratrice se terre dans mes racines dramatiques. Elle ne veut pas monter, métaphoriquement parlant, vous comprenez ?

— Forcez-vous.

— Vous venez de me dire que je ne devais rien forcer !

— Les contradictions font partie de la vie, voyez-vous.

— Voyez-vous, ça commence à être compliqué ! D'ailleurs, si Arielle était présente, il serait peut-

être plus facile de me mettre dans la peau de mon personnage. Ne pouvons-nous pas répéter cette scène une autre fois ?

— Arielle est malade, que voulez-vous. La pièce est pour bientôt. Vous avez encore beaucoup de chemin à faire, alors nous n'avons pas le choix de répéter sans celle qui tient le rôle de votre bien-aimée. Vous n'avez qu'à imaginer que je suis elle, c'est tout.

— Aie !

— Qu'y a-t-il ? Vous trouvez qu'il est difficile de m'imaginer en jeune

filles ?

— Non, j'ai mal aux genoux.

— Levez-vous donc, petite nature... Faisons une pause, si cela peut mettre fin à votre plainte.

Le jeune prince se leva et frotta ses genoux endoloris. Il commençait à trouver que le théâtre était quelque chose de plus exigeant qu'il ne l'avait cru au départ ! Uzo le laissa un moment pour aller flatter le chien, avec intensité.

En marchant pour se dégourdir, Uriss leva son regard vers les

grands arbres qui entouraient l'amphithéâtre; ils se balançaient légèrement dans un vent lumineux. Vraiment, c'était une magnifique journée ! S'il pouvait survivre à cette répétition, pensa-t-il, il irait travailler aux jardins.

Alors qu'Uriss et Uzo étaient sur le point de reprendre, un groupe arriva, en descendant un des escaliers qui divisaient les gradins de pierre. Immédiatement, tous ceux qui étaient présents se levèrent, car, à la tête du groupe, marchait le roi Urald.

Après les salutations d'usage, les nouveaux venus s'installèrent dans les gradins. Le groupe était formé d'une partie des gens arrivés récemment, parmi lesquels il y avait Kahel et Méliore – celle qu'Uriss avait remarquée en premier.

Le roi aimait profiter des belles journées pour faire découvrir les joyaux de la cité aux nouveaux venus. Il tenait toujours à diriger personnellement ces visites, pour prouver qu'entre deux batailles, la vie à l'intérieur des murailles pouvait prendre des airs presque

normaux.

— N'est-ce pas un théâtre merveilleux ? dit le roi à l'intention des visiteurs. Les arts ont toujours eu une grande place dans le cœur des gens de la cité, et je tiens à ce qu'il continue d'en être ainsi, malgré le siège. L'art nous permet de rester humains, c'est la meilleure façon de garder le moral et de résister aux ténèbres de So'Ghol.

Puis, Urald tendit les mains vers son fils.

— De plus, regardez qui est là...

Vous étiez sûrement loin de vous douter que mon jeune fils avait un penchant pour le théâtre !

Le regard du prince croisa celui de Méliore, pendant une milliseconde. Plus de temps qu'il en fallait pour qu'il se mette à rougir. Avait-il perçu un début de sourire, sur son visage ?

— Veuillez nous excuser de vous avoir interrompu, poursuivit le roi en s'adressant à Uzo. Nous voulons seulement nous asseoir quelques instants, pour nous reposer de notre marche. S'il vous plaît,

continuez. Faites comme si nous n'étions pas là.

Le metteur en scène s'inclina légèrement.

— Bien sûr, mon roi. C'est un honneur d'avoir parmi nous un œil aussi avisé que le vôtre. (Il se tourna vers Uriss.) Où en étions-nous ? Ah, oui, cette fameuse déclaration d'amour...

Le prince était sur le point de s'écrouler sous les regards tournés vers lui.

— Ne serait-il pas mieux de prendre, nous aussi, une pause ?

chuchota le jeune homme dans l'oreille d'Uzo. En plus, c'est un moment pivot de la pièce, mieux vaut ne pas vendre la mèche...

— Nous venons juste de prendre une pause, répondit Uzo, inflexible. Le roi veut voir notre travail, il faut continuer.

Uriss jeta de nouveau un regard vers les gradins. Tous semblaient attendre de lui une performance extraordinaire, même le chien brun. Toute cette pression lui fit plier les genoux...

À contrecœur – le mot est faible –,

le jeune acteur s'apprêtait à s'exécuter. À ce moment, il croisa de nouveau le sourire de Méliore. C'est alors qu'Uzo, en fin observateur des mœurs humaines, remarqua l'intérêt particulier que le prince semblait porter à la demoiselle.

— Attendez un instant, jeune ami, fit le metteur en scène.

Uriss était soulagé. Il croyait qu'Uzo venait de trouver une bonne raison d'arrêter la répétition et de le sortir d'embarras. C'était oublier à quel point il pouvait confondre

répétition théâtrale et torture mentale...

Le metteur en scène se tourna vers les nouveaux venus, pour demander :

— En fait, votre présence est providentielle ! Vous pouvez nous aider ! Le jeune prince me faisait remarquer, juste avant votre arrivée, à quel point il lui était difficile de répéter cette scène sans celle qui tient le rôle de sa bien-aimée. Et voilà que nous avons parmi nous une dame encore plus gracieuse que le personnage de mon

histoire ! Dame Méliore d'Alméry... voulez-vous vous prêter au jeu quelques instants, s'il vous plaît ?

— Moi ? répondit avec surprise l'ivatarie. Vous êtes certain que je peux vous aider ?

— Non seulement vous pouvez nous aider, mais vous allez permettre à ce jeune homme de dépasser ses limites artistiques.

Encouragée par ses pairs, Méliore se leva et descendit les marches, amusée par la situation qu'elle ne prenait pas au sérieux.

Dans l'esprit d'Uriss, c'était toute

autre chose. Il ferma les yeux...

« Non... Non-non-non-non-non !
» Pendant que la dame approchait, les pensées du prince se mirent à tourbillonner autour du mot « non ». Il espérait que s'il le répétait avec suffisamment d'intensité, cette réalité allait être conjurée pour être remplacée par une autre. Cela ne fonctionna pas : lorsqu'il ouvrit les yeux, la jeune femme était devant lui, plus belle que le jour ensoleillé.

— Bonjour, fit le prince, timidement.

— Bonjour, répondit avec bonne

humeur la jeune femme.

Méliore avait le don de le remuer tout entier. Depuis son arrivée, les deux êtres s'étaient déjà maintes fois rencontrés et l'amour d'Uriss n'avait cessé de grandir. Il s'était même déjà imaginé lui en faire la déclaration – et voilà qu'il était à genoux devant elle ! Bien que ce n'était pas tout à fait la situation qu'il avait imaginée...

— Qu'est-ce que je dois faire ?
questionna la jeune femme à l'adresse d'Uzo.

— Vous n'avez qu'à « être », chère

dame. Voici votre texte, ce n'est que quelques lignes.

Méliore prit la feuille que lui tendait le metteur en scène et lut la première phrase, toujours avec le sourire. Elle s'exécuta difficilement, car l'écriture d'Uzo était ardue à déchiffrer :

— Mais... que faites-vous... à genoux... prince... Schnobol ?

— J'ai quelque chose à vous dire, répondit le prince Schnobol-Uriss, qui sentait la gêne lui faire bouillir les oreilles.

— Est-ce que c'est... urgent ? On

m'attend. Je dois aller promener...
le... .. chien !?

— Oui, car je sens que si je ne vous le dis pas maintenant, mon cœur va exploser.

— Si cela peut vous empêcher... d'ex... ploser... alors je vous écoute.

L'heure de la déclaration... Le moment que craignait Uriss était arrivé. Uzo attendait avec impatience de voir si son élève allait transcender ses limites, tel le papillon métaphorique qui perce son cocon métaphorique pour s'élever vers le soleil.

Le prince Schnobol s'éclaircit la gorge, puis se lança :

— Les oiseaux !

Le mot se coinça dans sa bouche, pour devenir un couac strident. Il y eut ensuite un moment sans bruit, personne n'osa commenter dans les gradins.

— Oui... Qu'est-ce qu'ils font, les oiseaux ? improvisa candidement Méliore.

Uriss leva les yeux, la jeune femme lui offrit son regard sans ciller. Encore une fois, le jeune homme fut soufflé... Devant elle, il

n'avait que deux choix : s'élever ou disparaître. Cette intuition prit soudainement toute la place, et le théâtre s'effaça.

— Les oiseaux... Depuis toujours, ils vous cherchent; tel un nouveau continent, un pays où les créatures ne connaissent pas la nuit. Ils veulent se percher dans les fils de votre lumière, pour ensuite revenir vers nous, en nous apportant le jour...

» Et moi, je suis à genoux devant vous, plus petit qu'eux. Fine fleur fragile, forte de tant de grâce, que

suis-je devant vous ? Une montagne de pierre, voulant se fondre en un lac d'or, pour pouvoir reposer à vos pieds, et recevoir tous les reflets de votre beauté !

» C'est ainsi, c'est plus fort que moi. C'est une force à laquelle je me sou mets avec joie... Je vous aime...

Méliore se pencha sur la feuille... ce n'était pas dans le texte ! Elle offrit ensuite au jeune prince un regard émerveillé, mais ne sut quoi répondre, tant la situation la surprenait.

Uzo affichait un sourire satisfait,

d'une largeur impressionnante. Uriss se leva, cela commençait à être un peu trop « vrai » à son goût !

— Ouf ! J'ai beaucoup répété aujourd'hui ! fit le jeune prince embarrassé, devant Méliore interloquée. Je vois que le soleil est bas... J'espérais aller aider aux jardins cet après-midi ! Je ferais mieux de me hâter ! (Il s'inclina devant la dame.) À bientôt, j'espère !

Il détala à toute vitesse, en passant par l'arrière-scène. Il

emporta avec lui cette pensée qui allait le tourmenter pour le reste de la journée : était-il allé trop loin ?

La légende des deux trônes

Blanc commençait à trouver le temps long, sur la route qui s'étendait entre monts et collines. À mesure qu'ils approchaient de la capitale, les vaisseaux des airs devenaient plus nombreux. L'enfant jetait des regards envieux aux engins qui croisaient dans le ciel, si haut qu'ils semblaient n'être que des oiseaux planant entre les

nuages.

— Tout de même, je crois que ça aurait été plus rapide si on avait fait le voyage en bateaux volants...
laissa-t-il tomber, entre deux soupirs.

— On arrive bientôt, le rassura Kahel, toujours assis derrière lui.

— Bientôt dans combien de temps ?

— Bientôt !

— Trois jours, ajouta Akar.

Un nouveau soupir se fit entendre.

Devant le groupe, Palo s'arrêta au

milieu de la route pour se gratter. Pora et les deux chevaux firent un détour pour ne pas attraper de puces. Après quelques minutes de silence, l'enfant amena une autre de ses fameuses questions :

— Où va-t-on déjà ?

— Je te l'ai déjà dit, non ? répondit Kahel. Nous allons à Céless. C'est une grande ville, plus grande que Rihel. Il y a plein de bateaux volants. Tu vas aimer ça.

— Qu'est-ce qu'on va faire à Céless ?

— Nous allons voir le roi Armistal

et la reine Izelle, ils nous attendent. Ils sont de grands amis de tes parents et de tes grands-parents. Ils sont très gentils. Ils ont accepté de s'occuper de toi.

— Pourquoi je ne peux pas rester avec vous deux ?

— Parce que tu seras mieux là-bas. Nous sommes des guerriers et une guerre se prépare... Un enfant ne peut pas rester avec nous, c'est trop dangereux.

Bien sûr, Blanc savait déjà tout cela. Mais, l'idée d'aller vivre chez des inconnus lui faisait un peu peur

et en parler l'aidait à l'accepter. En plus, cela faisait passer le temps.

— Céless est-elle la plus grande ville du monde ?

Akar décida de répondre à cette question :

— Peut-être, mais pour être sûr de cela, il faudrait avoir vu toutes les cités qui existent... C'est très grand le monde, tu sais. Par contre, les gens disent que son château est le plus grand de tous. On l'appelle la Citadelle de Céless. C'est là qu'habitent le roi Armistal et la reine Izelle et c'est là que tu

habiteras toi aussi.

— Est-ce que le roi et la reine sont si gros, pour avoir besoin du plus gros château du monde ?

Akar et Kahel éclatèrent de rire, sans que Blanc comprenne pourquoi. Il lui semblait que ce qu'il venait de dire était très logique !

— Non ! répondit Akar. Si la Citadelle est si grande et puissante, c'est parce qu'elle a quelque chose de très précieux à protéger : le trône de l'Endriel. Ce trône n'est pas comme les autres... Il est fait de

cristal, en édama, comme nos lances à Kahel et moi.

Blanc essaya d'imaginer un trône fait de cristal... ce devait être quelque chose de beau au-delà de toute description !

Il porta son regard vers l'horizon pour voir si l'on pouvait déjà apercevoir la Citadelle. Mais, non : que des collines parsemées de monts rocheux et quelques fermes dotées de moulins à vent – et la queue de Palo qui s'agitait au loin sur la route.

— Va-t-on aller voir le trône,

lorsqu'on arrivera à Céless ?
demanda-t-il avec enthousiasme.

— On ne peut pas... dit Akar.
Personne ne le peut, même le roi et
la reine ! Il est dans une salle
scellée, personne ne peut y entrer.
C'est comme ça depuis très
longtemps.

— Vous, l'avez-vous déjà vu, ce
trône ?

— Non, il a été scellé bien
longtemps avant ma naissance.

Cette affirmation étonnait
grandement l'enfant. Il avait du mal
à concevoir qu'il puisse exister

quelque chose de plus vieux qu'Akar !

— Woah... il doit être vraiment vieux, ce trône...

Kahel étouffa un rire.

— Je ne suis pas si vieux que ça, tu sais, gamin, reprit Akar. Le monde est des milliers de fois plus vieux que moi. Il s'est passé des tas d'histoires avant que je naisse !

On aurait pu croire Akar irrité, n'eut été de son sourire en coin.

— Ah bon. Pardonnez-moi.

— Ça va. C'est vrai que je suis un petit peu âgé...

Ensuite, le parcours se déroula un moment en silence, encadré par le chant des oiseaux qui nichaient dans les arbres imposants enracinés le long de la voie. Les rayons du soleil fusaient à travers le riche feuillage de cette verdoyante constellation musicale.

Ils croisèrent des chariots conduits par des paysans et des réfugiés du Lothmar qui se dirigeaient eux aussi vers la capitale. Il y avait également des groupes de soldats allant en direction inverse, vers la frontière;

avec leurs regards vaillants, leurs tuniques bleu-gris impeccables, et leurs armures aux reflets aveuglants – combien de temps resteraient-elles aussi éclatantes ? se demandait Kahel.

Blanc avait d'autres questions en tête :

— Pourquoi est-il différent des autres, le trône de l'Endriel ? Et pourquoi a-t-il été « chellé »... euh, enfermé... quelque chose comme ça ? S'il est si beau, le trône, tout le monde devrait pouvoir le voir, non ?

— Pour bien comprendre cela, il faut connaître beaucoup de choses ! répondit Akar. C'est une longue histoire ! Je veux bien t'en raconter un bout, puisqu'on a du temps...

Blanc se tourna vers le vieil homme et ouvrit ses oreilles, toujours heureux d'entendre de nouvelles histoires. Après avoir vérifié qu'il avait toute son attention, Akar continua :

— Commençons donc au commencement... C'était il y a longtemps, très très très longtemps – bien avant que je naisse !

» Au début de l'histoire d'Orianor, les humains étaient regroupés au nord, à un endroit très spécial qu'on appelle le Mont Silencieux. À l'époque, il n'y avait pas beaucoup d'habitants sur Orianor.

» Au Mont Silencieux, il fait toujours nuit. Les étoiles brillent comme nulle part ailleurs. Il n'y a pas un son, pas un souffle de vent. C'est en ce lieu que les Ivatars apparurent aux humains de l'époque. Ceux-ci, même à l'âge adulte, obéissaient toujours aux Ivatars comme un enfant à ses

parents. À l'époque, personne n'avait la grosse tête et se croyait trop important – ça allait venir plus tard.

» On a dû te parler souvent des douze Ivatars. Tu sais qu'ils sont les piliers sur lesquels s'appuie le monde. Ils sont porteurs des vertus qui rendent les hommes bons et ils sont très puissants, leur influence englobe tout l'univers ! D'ailleurs, « Ivatar », dans une langue très ancienne, est un mot qui signifie à la fois « Vertu » et « Puissance ». L'un ne va pas sans l'autre... Tu me

suis ?

Blanc hocha la tête, même s'il n'était pas sûr d'avoir tout saisi. Il était fasciné. Il imaginait la force des Ivatars se répandant partout, même entre les étoiles. Kahel écoutait également avec beaucoup d'attention, bercé par les pas de son cheval. Devant ce bon public, Akar continua :

— À l'époque, les Ivatars ont offert un choix aux humains. Chacun était libre de suivre l'Ivatar qu'il préférait, celui vers lequel il se sentait le plus attiré. Cela allait

déterminer quelle vertu serait dominante chez cette personne par la suite. Donc, les humains, qui étaient rassemblés au sommet du Mont Silencieux, se séparèrent en suivant l'Ivatar de leur choix, dans douze directions différentes. Les hommes suivirent les Ivatars masculins et les femmes, les Ivatars féminins. Ils se retrouvèrent par la suite.

» C'est ainsi que le monde fut peuplé. Tu sais que chaque Ivatar a un continent qui a pris forme grâce à lui – excepté Oriane, car c'est le

monde entier qui a pris forme dans le don d'Oriane la Généreuse –, ces vastes étendues accueillirent les humains, comme une terre fertile qui accueille des semences. Chacun était telle une petite graine destinée à donner des fruits délicieux. Et ce fut le cas... Durant le premier âge de l'humanité, les moissons furent riches de bonheur !

» Durant ce premier âge, les Ivatars habitaient encore parmi les humains. Ils les dirigeaient. Mais, lorsque l'humanité fut plus mûre, le temps vint où elle dut prendre les

rênes de sa destinée. C'est alors que les Ivatars remirent les Trônes d'Orianor entre les mains de reines et de rois choisis pour leurs hautes vertus. C'était le deuxième âge de l'humanité, celui de la responsabilité.

— C'est comme un adulte qui ne doit plus compter sur ses parents.

— Oui, c'est un peu comme ça... Les humains avaient encore bien des leçons à apprendre, mais ils devaient les acquérir par eux-mêmes. Tout se passa bien, au début. Les Ivatars restaient

accessibles. Ils apparaissaient lorsque leur soutien était nécessaire, comme les élémentaux qui se révèlent à nous parfois. Les humains continuaient donc à grandir dans la gratitude, en harmonie avec les forces qui régissent le monde.

» Le point culminant du deuxième âge fut marqué par un événement unique... En ce temps vécurent un roi et une reine d'une noblesse sans pareil, si grande que même les souverains des autres royaumes venaient prendre conseil auprès

d'eux et voulaient suivre leur exemple. Le roi s'appelait Ivalder et la reine Orléa. Bien qu'ils s'aimaient, ils ne régnaient pas sur le même Trône et se voyaient rarement. Leurs devoirs envers les peuples d'Orianor passaient avant tout. Le roi vivait au cœur du continent d'Elcyana, à Céless, et la reine au sud, en Hérانيا.

— Ils n'ont jamais eu d'enfants ?

— Non, mais d'une certaine façon, tous les habitants d'Orianor étaient leurs enfants.

— Ça fait beaucoup de petits à

s'occuper...

— Oui ! Et pour ce faire, ils travaillaient sans relâche. D'ailleurs, leur travail ne passa pas inaperçu. Le jour vint où les Ivatars eux-mêmes voulurent les soutenir, avec un présent bien spécial...

— Le trône de cristal !

— Tu as trouvé ! répondit Akar, que la perspicacité de l'enfant étonnait toujours. En fait, il y avait *deux* trônes d'édama. L'un fut offert à Orléa par Héranie la Pure et l'autre à Ivalder par Elcyan le Fidèle. Ce furent des jours de

grandes fêtes ! Ces trônes avaient un pouvoir spécial, ils permirent à Ivalder et à Orléa d'accomplir encore plus de choses, par amour pour les peuples d'Orianor, en amplifiant leur influence.

» C'est après cet évènement qu'ils décidèrent de fonder l'Ordre des ivataris, un ordre qui existe toujours et dont Kahel et moi faisons partie...

— Mais, en ce temps-là, il n'y avait pas de guerre, se permit d'ajouter Kahel. Les ivataris étaient des paladins, des chevaliers errants. Ils

étaient prêtres de la Lumière et aidaient les humains à progresser vers Elle. Ils parcouraient le monde et s'arrêtaient partout où on avait besoin de leur aide.

— C'est vrai, il n'y avait pas de guerres à l'époque... répéta Akar, qui s'étonnait lui-même de trouver cela étrange. La paix était partout sur Orianor !

— Pourquoi ce n'est plus comme ça aujourd'hui ? intervint Blanc, avec une pointe de tristesse dans la voix.

— Parce que les humains étaient

libres de choisir d'autres voies et qu'ils ont écouté de mauvais conseils inspirés par des êtres ténébreux... Et, parmi eux, il y a un être qui est particulièrement puissant, si puissant qu'il en est devenu orgueilleux...

— Nammor ! souffla Blanc.

— Oui, exactement. Je vois qu'on t'en a déjà parlé.

— Nammor, c'est le chef des méchants.

— Ce n'est pas tout à fait ça... Il ne les dirige pas comme un roi le fait pour son peuple. Il ne fait que leur

tendre des pièges, leur mentir, jouer de leurs faiblesses. Ses serviteurs croient qu'ils auront un jour une récompense, mais, quand ils l'obtiennent, elle devient poussière entre leurs mains. Nammor a oublié que le fort doit aider le faible, c'est un fort qui méprise les faibles.

— C'est vraiment méchant.

— Tu peux le dire ! Les Ivatars lui avaient dit que jamais les humains ne l'écouteraient, qu'ils étaient trop fidèles pour cela. Mais, malheureusement, l'histoire se déroula autrement... Beaucoup ont

été amenés loin de la Lumière, vers les ténèbres, par les filets d'illusions qu'il a tendus. Et Nammor se servit d'eux pour en entraîner d'autres encore. Car, son arme préférée contre les humains, ce sont les humains eux-mêmes !

» Après l'époque des deux trônes d'édama, après qu'Ivalder et Orléa eurent quitté Orianor et que leur règne n'était plus que légende, Nammor, depuis son trône glacial situé dans les mondes invisibles, réussit à entraîner de plus en plus de gens dans ses mensonges...

mêmes des rois et des reines !

— Mais pourquoi les humains écoutent-ils Nammor !? Ne voient-ils pas le mal que ça fait ?

— Oh, mon petit... C'est une question qu'on se pose tous les jours... Disons simplement qu'il se sert de nos vices et de nos mauvais penchants – tout ce qui est laid en nous, il sait l'exploiter à notre perte.

— Seule la beauté peut nous servir de bouclier... ajouta Kahel.

— Je ne saurais mieux dire ! compléta Akar, avec tant d'enthousiasme que cela fit

sursauter sa jument.
Malheureusement, conséquence
des triomphes de Nammor, la
beauté se fit de plus en plus rare
dans le monde des hommes.
Rongés par les vices qu'ils avaient
laissés croître en eux, certains
souverains ne tardèrent pas à
déclencher les premières guerres
contre leurs voisins. Ils furent
rapidement imités, et la situation
dégénéra. C'était le début du
troisième âge de l'humanité, celui
des Grandes Guerres des Hommes.

— Les humains ne luttaient pas

contre les rakhanes ?

— Non, il n’y avait pas encore de rakhanes sur Orianor. Chacun luttait contre ses semblables, contre ses propres frères et sœurs.

— Mais pour quoi faire !? questionna l’enfant, étonné.

Il pouvait comprendre que l’on fasse la guerre aux horribles rakhanes, mais à d’autres humains, cela lui semblait absurde !

— Il n’y avait aucune raison, seulement l’orgueil, l’avidité, la vengeance, la peur... Il y eut bien une poignée de nations qui ne se

laissèrent pas entraîner dans cette folie – parmi lesquelles l’Endriel –, mais ce n’était pas la majorité.

— Les ivataris n’ont rien pu faire pour empêcher cela ?

— Oh ! Ils ont bien tenté d’influencer les décisions vers le bien, et certains souverains écoutèrent leurs avertissements. Mais, la plupart faisaient la sourde oreille – certains allèrent même jusqu’à les chasser de leur royaume ! D’autres encore faisaient semblant de les écouter, pour sauver les apparences, mais ne suivaient pas

leurs conseils, car ils se croyaient plus avisés.

— Ce n'est pas très intelligent.

— En effet... Des siècles s'écoulèrent ainsi. Les ponts entre les Ivatars et les humains devinrent de plus en plus ténus. Les erreurs des humains s'accumulaient autour d'eux, tel un voile de fumée. Si bien qu'il était de plus en plus difficile pour les Ivatars de se manifester à eux. Plus tard, même les êtres de la nature ne purent plus être perçus par le commun des mortels. L'humanité était sur le point d'être

laissée à elle-même, dans les ténèbres qu'elle avait choisies pour demeure.

» C'est alors que les Ivatars se réunirent au Mont Silencieux, afin de leur tendre de nouveau la main, comme ils l'avaient fait à l'origine. De là-haut, ils entonnèrent un chant pour l'humanité, l'enjoignant à remonter sur le trône de vertu qui lui était destiné. Les paroles vivifiantes parcoururent Orianor, sous la forme d'un chevalier porté par les ailes d'un cheval blanc. Ceux qui n'étaient pas encore

complètement fermés à la Lumière le virent et entendirent le chant. Ils n'avaient jamais rien entendu de pareil sur terre, cela éveilla en eux la puissante nostalgie de la beauté des mondes lumineux.

» Après avoir parcouru le monde, le chevalier revint se poser au sommet du Mont Silencieux. Il annonça aux Ivatars qu'il avait rencontré beaucoup de cœurs nobles, qu'il y avait encore de l'espoir pour les hommes... Alors que les Ivatars étaient sur le point de quitter Orianor, ils demandèrent

au chevalier de rester, car ces quelques valeureux méritaient d'être aidés.

» Le chevalier s'agenouilla, et, tour à tour, ils vinrent le bénir. Il accepta alors en lui les vertus des douze Ivatars, dont il aurait besoin pour sa mission. Les Ivatars lui remirent également un vêtement gris, tissé avec la poussière des étoiles qui, au nord, sont reines. Cette toge permit au chevalier de devenir visible pour tous. Il devait porter cet habit d'un gris de poussière par-dessus sa tunique

d'un blanc de lumière.

» Puis, Ysia la Candide s'approcha du cheval ailé. Elle lui toucha le front. L'animal perdit ses ailes. Au lieu de cela, une rayonnante marque argentée, semblable à une plume, apparut sur son front, d'une couleur pareille à sa crinière et sa queue. L'animal céleste devint terrestre. Il devait être le fidèle compagnon du chevalier lors de sa mission parmi les hommes. Le cheval fut nommé « Eldoyann », ce qui signifiait « le fidèle » dans l'ancienne langue.

— Et le chevalier, c'était Vanor, affirma l'enfant, sans l'ombre d'un doute.

— Oui, répondit Akar, tu sais beaucoup de choses, mon petit !

— Ma maman me racontait beaucoup d'histoires... Elle dit qu'on l'appelle l'Éveilleur. Elle m'a aussi dit qu'elle l'avait rencontré, dans le pays des neiges.

— Nous, les ivataris, avons quelques fois des contacts avec lui, intervint Kahel. D'une certaine façon, on peut dire que c'est notre maître. Il a apporté son aide dans la

guerre entre les rakhanes et Alméry, la cité où est née ta maman. Ce trône est tombé peu avant la chute de Rihel... qui sait où se trouve Vanor, maintenant ?

— Je suis sûr que nous ne tarderons pas à le savoir ! reprit Akar. Mais, continuons notre histoire. Dans le passé lointain, le premier accomplissement de Vanor fut de rassembler tous les ivataris pour les mener à l'endroit qui allait devenir leur patrie : le Daï-Cima, les Montagnes Bleues. Puis Vanor, qui est le mage le plus puissant d'entre

tous, éleva une protection magique autour du Daï-Cima, afin de rendre le sanctuaire des ivataris impénétrable. Depuis ce jour, seuls ceux qui s'en montrent dignes peuvent se rendre à Cyana, la cité qui se trouve au cœur de ces montagnes. Mihilan, le gardien que Vanor a mis en place, est très sévère et il ne fait aucune exception.

— Mais il a laissé passer ma maman, dans sa jeunesse.

— Oui, Méliore est une des rares à avoir réussi à regarder le gardien en face, alors que beaucoup tremblent

de peur devant lui et rebroussent chemin. Elle a beaucoup de courage, ta maman !

À la suite des paroles d'Akar, un vent de silence passa sur le petit groupe de voyageur. Ils ressentaient que Méliore était encore parmi eux, à les soutenir de son regard franc, de ses yeux bleus comme le ciel qui descendait sans fin, sur le paysage vallonneux et serein.

Puis, Akar continua son récit :

— Après que Vanor eut donné un sanctuaire aux ivataris, sa deuxième mission fut de sceller les deux

trônes d'édama, car il ne voulait pas que leur pouvoir soit utilisé pour faire le mal. Il fut bien accueilli par le roi et la reine de l'Endriel, qui étaient exceptionnellement sages. Ils acceptèrent que la salle du trône fût scellée, et Vanor leur remit deux clés, qui devaient être tournées en même temps pour ouvrir la salle scellée.

— Elle ne fut pas ouverte depuis ?

— Non... Il y eut des êtres dignes de l'ouvrir, mais ils ne le firent pas. Le trône devait garder sa haute protection, car les menaces étaient

toujours plus nombreuses dans le monde.

» Avant de quitter Céless, Vanor laissa aux souverains un lys à trois fleurs, dans un vase d'édama. Le pouvoir de l'édama était destiné à vivifier ce lys. Le mage annonça que si les fleurs venaient à faner un jour, ce serait le signe qu'il n'y avait plus d'espoir pour les hommes. Alors, après avoir sommé le peuple de l'Endriel à la vigilance, il partit pour le sud, pour sceller le deuxième trône. Là-bas, il reçut un tout autre accueil...

» Partout en Hérانيا régnait la déchéance. Le continent avait déjà compté plusieurs contrées remplies de merveilles, mais elles avaient toutes été conquises par le royaume central. Quand Vanor pénétra dans la capitale, il ne vit que démesure; autant dans les édifices prétentieux que dans les vices de ses habitants. Il en fut rapidement écoeuré. Il traversa la grande ville sans que personne ne le remarque, car la toge grise qui le rend visible aux hommes agit aussi tel un camouflage : les gens ordinaires ne

voient en lui qu'un être ordinaire. Il se rendit ainsi jusqu'à la salle du trône.

» Sa grande surprise fut de voir un roi installé sur le trône de cristal assombri, car, en Hérانيا, les reines avaient toujours eu préséance. Une obscure prêtresse se tenait près du roi, elle apprit à Vanor que la reine légitime avait été enfermée au cachot... Alors, il explosa d'indignation !

» Il somma l'usurpateur, ainsi que les ombres dégoûtantes qui peuplaient sa cour, de quitter la

salle du trône, afin qu'elle soit fermée jusqu'à ce que vienne une époque plus lumineuse. En plus, il exigea que l'autorité de la souveraine légitime fût restaurée. Pour toute réponse, il reçut des rires persifleurs. Beaucoup le prenaient pour un fou, un pauvre gueux qui avait perdu la tête. Par contre, le roi affichait un sourire crispé... il avait ressenti la puissance de Vanor et fut pris d'une grande peur.

» Plutôt que de lui obéir, il ordonna à grands cris qu'on le

chasse. Le mage fut rapidement entouré de soldats armés et d'individus railleurs, qui voulurent le pousser hors de la salle. Vanor leur répondit d'une voix si puissante qu'elle fit trembler les murs du château; paralysés, ils écoutèrent tous. Il leur dit qu'ils n'avaient pas besoin de le chasser, qu'il allait partir de lui-même. Mais il leur laissa un avertissement : si le roi refusait de descendre du trône usurpé, si les gens de son peuple ne voulaient pas changer leur façon de vivre, bientôt de grands malheurs

allaient s'abattre sur eux.

» Le roi lui répondit d'un rire méchant, qui fut imité par l'ensemble de la cour. Il ordonna non plus qu'on le chasse, mais qu'on le tue, pour l'avoir ainsi offensé. Au milieu d'une forêt d'épées levées, Vanor jeta un dernier regard au roi, pour apposer un sceau sur sa parole. Puis, il disparut dans un éclat de lumière. Il lui suffisait d'ouvrir son vêtement pour redevenir invisible. Alors que tous retournaient chaque pierre de la capitale, afin de le retrouver, il

était déjà loin, en chevauchant Eldoyann.

» Du sommet d'une colline couverte d'herbes mortes, il jeta un dernier regard sur la ville. Le vent lui apporta le chant de la reine captive, il était d'une beauté céleste, mais personne ne l'écoutait plus... L'Éveilleur dut se résigner à abandonner l'Hérania à son sort. Il ne pouvait pas aider ceux qui ne voulaient pas être aidés. C'est ensuite que commença sa longue chevauchée à travers le monde, qui ne s'est jamais arrêtée depuis.

Après un moment de réflexion,
Akar ajouta :

— Malgré tous ces événements pénibles, le triple lys rayonne toujours, au cœur de la Citadelle de Céless, signe que l'espoir reste vivant, car le trône de l'Endriel est encore libre...

Puis, le vieillard décida de conclure :

— Voilà, c'était l'histoire des deux trônes d'édama... J'espère que ça répond à tes questions !

— C'est une histoire triste...
répondit Blanc, encore songeur.

— Oui, elle est triste en partie, lui accorda Akar. Mais, elle n'est pas finie ! Nous sommes tous des personnages de cette histoire, et nous continuons à l'écrire avec chacun de nos gestes. Il nous revient de faire en sorte qu'elle ait une belle fin !

Blanc hocha la tête pour dire qu'il était d'accord. Il affichait cet air sérieux qu'il avait parfois, et qui n'était pas de son âge; comme s'il était prêt à prendre le poids du monde sur ses épaules. La route se poursuivit et ils ne revinrent plus

sur ce sujet. Akar fut soulagé que Blanc ne veuille pas connaître les détails de la fin de l'Hérania. Car, comment aurait-il pu expliquer cela à un enfant ?

Comment aurait-il pu lui expliquer que là où avaient fleuri les plus douces contrées d'Orianor, s'effritait maintenant le Nammor'Ant ?

Comment aurait-il pu lui expliquer le total abandon aux ténèbres, et les horribles conséquences ?

Comment aurait-il pu lui

expliquer qu'à l'endroit où s'était
trouvé le trône d'édama – là où
avait siégé Orléa elle-même –
s'élevait maintenant So'Ghol, la
Montagne Noire ?

La mer de l'aurore

Un chevalier solitaire.

Une mer cristallisée ondulait devant lui, d'immenses vagues de neige immobile. Les crêtes et les vallons se succédaient jusqu'à l'horizon, en rejoignant le ciel attisé par l'aurore sans fin. La neige prenait les couleurs de la flamme : du jaune, du rose et de l'orangé, qui se répandaient en suivant les courbes sinueuses sculptées par le vent.

Juste au-dessus de la frontière entre le ciel et la terre, quelques étoiles brillaient déjà. Le chevalier approchait de son but : le Mont Silencieux – l'Axe du Monde – trônait là où il faisait toujours nuit. C'était un pèlerinage vers l'origine des temps, le lieu où s'entrecroisaient les fils de toutes les histoires, toutes les épopées, qui s'étaient tissées depuis qu'Orianor existait.

Le mage portait une toge grise pour seul manteau, pourtant il n'avait pas froid. Le cheval galopait

avec toute sa fougue, toutefois il ne s'enfonçait pas dans l'océan de neige. Les deux figures semblaient appartenir à un autre monde; et le vent, seigneur des lieux, les escortait.

Des volées de grands oiseaux traversaient le ciel en planant. Leur plumage argenté scintillait, inondé par l'aurore. Mais leur chant cristallin était empreint de mélancolie, c'était une ode pour Alméry tombée. Les oiseaux-étoiles savaient qu'ils n'iraient plus se poser sur les hautes tours nacrées,

sur les lances blanches de la Cité Immaculée.

Le crépuscule s'était mêlé à l'aurore.

La ville cachée au cœur des neiges avait été découverte, les griffes de l'aigle-dragon en avaient pris possession, il y a de cela des lunes. Le mage avait dû quitter les lieux, après que l'akdar au masque d'ours se soit assis sur le trône. On avait essayé de l'arrêter, mais il était aussi insaisissable qu'un reflet de lumière. D'autres avaient tenté de fuir à bord des vaisseaux des neiges,

mais lui n'en avait pas besoin.
Eldoyann l'attendait pour partir
vers le nord.

Depuis ce jour crépusculaire,
l'animal légendaire chevauchait
vers les étoiles, vers un des derniers
refuges inaccessibles aux forces de
So'Ghol : le Mont Silencieux.

Et, sur son dos, celui qu'on
appelait l'Éveilleur, dans le cœur
duquel battait encore l'espoir.

Vanor, l'espoir des Ivatars pour les
humains.

Bataille pour la cinquième muraille

Les lèvres de Méliore étaient contre les siennes. Le contact fut plus doux qu'un papillon se posant sur une fleur. Uriss sentit le courage monter en lui, libéré par ce geste si simple. Celle qu'il aimait venait de lui offrir un premier baiser...

Le prince enlaçait la jeune femme, il regrettait de ne pouvoir lui

présenter que la froideur de son armure. Les cors d'alarme résonnaient au-dessus de la ville, l'air vibrait dans le tumulte de la préparation à la bataille.

La trêve était terminée.

Uriss portait une tunique rouge vin, recouverte d'une cuirasse métallique ornée du sceau du Lothmar : le lys à trois fleurs, entouré de sept boucliers. Sur son dos reposait un grand bouclier aux bords tranchants. Jambières et cuissards recouvraient ses pantalons gris. Une épée pendait à

sa ceinture, ainsi qu'un arsenal de poignards de diverses longueurs – lorsqu'on s'élançait à la guerre, face aux rakhane, il ne fallait jamais être à court de lames !

Un ultime instant de paix, et les amoureux se séparèrent. Aucune parole ne fut prononcée. Pourquoi alourdir le moment avec des mots, alors que, par son geste, Méliore avait tout dit ?

Le rythme des cors indiquait que la menace venait du sud. Uriss se dirigea dans cette direction, tandis que Méliore allait aider à mettre à

l'abri les habitants du cinquième cercle de Rihel. Ceux-ci devaient se réfugier à l'intérieur de la sixième muraille, abandonnant des demeures qui deviendraient peut-être ruines. Les fugitifs se pressaient, n'emportant que le minimum. Ce faisant, ils regardaient craintivement le ciel, ne sachant pas quand les pierres allaient se mettre à pleuvoir.

Après s'être installé sur sa monture, un cheval fébrile de couleur acajou, Uriss descendit l'allée principale de la ville, au

milieu d'un flot bigarré d'hommes qui se dirigeaient comme lui vers le front. Le jeune homme ressentait de la joie pour ce qu'il venait de vivre, et il s'y mêlait l'appréhension de la bataille à venir. Un mélange qui lui mettait les nerfs à vif. Ce qu'il vivait avec Méliore était pour lui si précieux... malheur au rakhane qui oserait tenter de lui prendre ce trésor ! Uriss sortit son épée de son fourreau; il la serra très fort, pour contenir son désir de combattre.

Impatient, le prince traversa les

portails des murailles intérieures de Rihel, aussi rapidement que le permettait la foule des soldats répondant à l'appel. Il se rendit jusqu'au dernier rempart encore debout : la cinquième des sept murailles de Rihel.

Les couleurs du crépuscule commençaient à peindre le ciel. Cette bataille allait se dérouler dans l'obscurité, comme c'était l'habitude...



Était-ce la nuit ?

Cela importait peu, Uriss ne trouvait pas le sommeil.

Kaïn dormait près lui, recroquevillé sur lui-même. Dans la pénombre, il n'était qu'une masse tordue, qui remuait parfois en faisait geindre la chaîne. Devant l'ancien roi, les embarcations, éclairées d'une lueur jaunâtre, passaient au loin tels des fantômes.

Uriss ne cherchait pas le sommeil. Il voyageait dans ses souvenirs, assis sur la berge de So'Rah, au milieu des esclaves qui avaient droit

au repos. Il cheminait dans un monde friable, que l'oubli menaçait de dévorer, pour ne lui laisser que les miettes.

Ainsi, il avait arpenté le temps, jusqu'à arriver à un évènement décisif de sa vie : la bataille pour la cinquième muraille de Rihel.

*

Lorsqu'Uriss arriva près du dernier mur, il vit que son père Urald et son frère Guermont étaient

déjà présents. Ils se tenaient au sommet de la tour du portail, leurs silhouettes s'élevant dans la lumière du couchant. Le jeune prince alla rapidement les rejoindre.

Au sud, le jeune homme vit la menace. L'armée rakhane était sortie de son campement et se tenait à environ deux kilomètres de la muraille, hors de portée des balistes de Rihel. Entre la ville et les sombres légions se trouvait un champ de ruines qui, autrefois, avait fait partie de la cité. L'armée nammoréenne, gonflée de troupes

neuves, recouvrait tout, à partir d'une ligne de démarcation nettement définie; cela donnait l'impression que la nuit était tombée plus tôt à cet endroit... et bientôt cette obscurité allait éteindre Rihel.

Près du roi et de son fils aîné, se tenaient généraux et commandants, parmi lesquels se trouvait Kaïn, absorbé dans ses pensées. Les ivataris Kahel et Hyldad étaient également présents. Uriss se posta près du groupe. L'ensemble affichait un air grave, digne du

sérieux de la menace, tandis qu'Urald donnait ses directives.

L'assemblée se conclut avec un cri de ralliement : « Libres, sous le règne de la vertu ! », que tous poussèrent avec le poing droit sur le cœur. Un cri que Kaïn émit avec peu d'enthousiasme, il commençait à être d'avis que les beaux principes ne le menaient pas très loin...

Les hommes se divisèrent pour aller attendre à leur poste que l'armée noire se mette en branle. Uriss rejoignit alors Guermont, qui se tenait toujours près du roi. Le

jeune prince et capitaine opérait habituellement sous le commandement de son frère aîné, il était impatient de prendre ses ordres. Jamais il n'avait eu autant envie de combattre — l'arrivée de Méliore lui avait donné quelque chose de plus à défendre, quelque chose de plus grand qu'une ville.

Guermont resta de marbre devant la fébrilité de son frère et il laissa son père lui annoncer la nouvelle :

— Uriss, ton affectation sera différente, aujourd'hui. Toi et tes hommes irez surveiller le portail

est.

Le jeune prince fut choqué par l'annonce. Même si le ton du roi ne prêtait pas à la discussion, il répliqua :

— Pourquoi ? La bataille aura lieu ici, ça ne fait pas de doute ! Vous l'avez dit vous-même. Il y a déjà des gardes en poste à tous les portails, ils sonneront l'alerte, si l'on nous attaque sur un autre front !

Urald n'avait pas l'habitude qu'on discute ses ordres, il le fit sentir à Uriss avec un regard pesant.

— S'il y a une attaque-surprise,

loin du front principal, il faut qu'il y ait assez d'hommes pour résister jusqu'à l'arrivée de renforts. Des compagnies supplémentaires doivent être en poste pour cela. Aujourd'hui, j'ai décidé que la tienne en ferait partie. Si nous avons besoin de vous ici, nous vous appellerons.

Uriss n'eut pas droit à d'autres justifications. Il connaissait la procédure, ce n'était rien de nouveau. Mais, il aurait aimé savoir pourquoi *lui* avait été choisi pour cette tâche, alors que tant d'autres

faisaient l'affaire. Il n'osa pas poser la question à son père, qui, en ce moment, n'était plus que son supérieur militaire. Uriss répondit donc en militaire :

— À vos ordres...

Il salua froidement le roi et se dirigea vers l'escalier qui descendait vers l'intérieur de la tour, sans regarder Guermont qui lui offrait un sourire d'encouragement.



Uriss se tenait sur le toit de la tour est, les yeux plongés dans le champ de décombres s'étalant au pied de l'édifice. Les deux lunes d'Orianor étaient pleines et éclairaient la scène vide. La nuit devenait de plus en plus dense, aussi lourde que l'humeur du jeune homme.

Le capitaine avait gardé près de lui un homme de sa compagnie. Les autres, une centaine de soldats, patrouillaient le long de la muraille. Ils sondaient l'obscurité, à la recherche de rakhanes.

Soudain, ils entendirent un bruit

sourd, semblable à un coup de tonnerre lointain. Une première pierre de catapulte venait de s'écraser sur la ville. Le cœur d'Uriss se serra : la bataille venait de commencer, très loin de lui.



Le roi Urald se trouvait toujours au sommet de la tour sud, l'endroit qu'il avait choisi pour diriger les défenses. Il était en compagnie d'un groupe d'hommes, qui comptait

parmi eux Kahel. Comme avant chaque bataille, l'ivatari se recueillait. Hyldad, posté plus loin sur la muraille, faisait de même. Près du roi, un soldat équipé d'un cor était prêt à sonner les ordres. L'instrument était au cœur du système de communication militaire de Rihel. L'homme, à l'allure élancée, attendait patiemment les directives.

Les pierres des catapultes rakhanes, souvent des débris provenant de la partie conquise de la ville, décrivaient des arcs dans le

ciel, avant de s'écraser tout autour de la muraille. Les balistes de Rihel, des arbalètes géantes capables de lancer des projectiles en forme d'ogive, répliquaient du haut des remparts en tentant de détruire les catapultes. Beaucoup plus précises que ces dernières, elles réussissaient parfois.

Ce fut sous ce concert de tir que s'avança l'armée nammoréenne. Elle emprunta la large avenue principale de la ville, qui faisait directement face au portail sud de la cinquième muraille. À chaque

embranchement de l'avenue, un peloton se séparait du corps de l'armée, en empruntant cette allée. Vue de la tour, l'armée noire ressemblait à une flaque d'huile qui se répandait lentement entre les décombres de l'ancienne ville.

Une douzaine de tours de siège se trouvait au milieu des troupes, avançant sur l'allée principale. L'étendard du Nammor'Ant – l'aigle-dragon noir tenant dans ses griffes une sphère dorée – pendait à l'avant des tours. Les édifices, couverts de plaques de métal

ressemblant à des écailles, roulaient sur de grandes roues métalliques propulsées par des engins à vapeur primitifs. Les tours baignaient dans une fumée grise produit de la combustion du charbon et ce voile de vapeur sombre leur conférait un aspect encore plus menaçant.

Au pied de ces tours, des rakhanes portaient de longues échelles, tandis que d'autres traînaient des canons. Ces derniers utilisaient également la pression de la vapeur pour lancer leurs projectiles et ils étaient suivis de nombreux chariots

de charbon, tirés par des hycalions. Les bêtes mi-équines, mi-félines étaient couvertes de suie.

En première ligne, cachés derrière de grands boucliers de métal rectangulaires, avançaient les soldats humains de l'armée noire : les rakhus. Les rakhanes savaient que les humains hésitaient souvent à tirer sur leurs congénères, ils les plaçaient donc toujours à l'avant, en guise de bouclier vivant.

Derrière les rakhus, parmi d'autres engins de guerre, roulait un chariot éructant une fumée

constellée de cendres. Le chariot était couvert d'un épais toit de métal. Du haut de la tour, on ne pouvait voir ce qui se cachait en dessous, mais le roi le devina facilement : c'était un bélier. Les rakhanes allaient plaquer ce chariot contre le portail, pour ensuite tenter de l'enfoncer, protégés des tirs par le toit métallique.

Urald, équipé d'une lunette d'approche, observait les monstruosité que Rihel devrait bientôt combattre : un fourmillement de rakhanes de

toutes les formes et de toutes les tailles. Il reconnut parmi eux Vy'Vorlak, l'un des commandants nammoréens; cette vision lui glaça le sang. C'était un géant aux cornes de bélier, qui avait tenté maintes fois la prise du cinquième cercle de Rihel. La figure, sombre comme un cauchemar, fouettait ses troupes de ses hurlements inhumains.

Urald attendait que l'ennemi soit assez proche, avant d'ordonner le tir des flèches. Flanquant la tour sud, de chaque côté, les archers et arbalétriers étaient prêts à tirer.

La lunette d'approche du roi lui permit aussi de constater qu'une bonne partie de l'armée rakhane était restée immobile, à sa position initiale, derrière les troupes qui avançaient. Qu'attendaient-ils ?



Uriss ne tenait plus en place, au sommet de la tour est. Il tournait en rond comme un lion en cage, tandis qu'il entendait la pluie incessante de pierres qui s'abattait sur la ville.

Chacune lui faisait l'effet d'un coup de poing.

Près de lui, son adjoint sondait la nuit à l'aide d'une longue-vue : toujours rien à signaler...



La note stridente du cor royal résonna, couvrant le chahut de l'armée rakhane. Une volée de flèches enflammées partit du haut de la muraille. C'était comme si le jour s'était soudainement levé,

seulement pour s'abattre sur les Nammoréens. Le choc, sec et métallique, dura le temps d'un éclair; la synchronisation des tirs avait été parfaite. Les nombreux blessés se mirent à hurler et à se rouler par terre, pour tenter d'éteindre les flammes qui s'emparaient d'eux. Ensuite, un deuxième mur de flèches ardentes s'abattit, cette fois sans avertissement, tandis que l'armée noire continuait son avancée, piétinant ses propres morts.

La troisième fronde provint des

balistes. Une série de projectiles percuta les tours de siège. L'avant des édifices étant couvert de métal, le vacarme provoqué par les chocs fut infernal. Une partie des ogives rebondirent, pour aller s'écraser sur les rakhanes au pied des tours, alors que les édifices continuaient leur progression, tels de menaçants géants.

Les canons des rakhanes se mirent à tirer, obligeant les Rihelois à se cacher derrière le parapet de la muraille, tandis que les boulets sifflaient au-dessus de leurs têtes.

Des parties du muret volèrent en éclat, frappées par les projectiles.

Les soldats humains répliquèrent, faisant de ces canons à vapeur leurs cibles prioritaires. Il suffisait de transpercer le réservoir de pression, pour que ceux-ci explosent. Bien sûr, c'était plus facile à dire qu'à faire...

Les balistes de Rihel réussirent à faire basculer quelques tours de siège, qui s'écrasèrent lamentablement sur la vermine qui grouillait près d'elle. Par contre, certains des édifices étaient

maintenant dangereusement près.

Émergeant des décombres aux pieds des remparts, les rakhanes arrivaient de partout. Échelles et grappins commencèrent à étreindre la muraille. Cachés derrière d'énormes boucliers, les monstres grimaçants tentaient de grimper le mur, sous les flèches et les pierres que leur lançaient les Rihelois.

En peu de temps, la cinquième muraille fut couverte de rakhanes. Mais, les soldats de Rihel tenaient bon. Aucun des monstres n'avait encore mis le pied au sommet du

mur, faisant face à la ténacité légendaire de ces hommes.

Le bélier des rakhanes réussit à se rendre près du portail, bien que les boulets et les pierres de Rihel aient endommagé sérieusement son toit. Sous cette carapace protectrice, une lourde poutre de fer était suspendue par plusieurs chaînes. Les soldats de l'armée noire commencèrent à la lancer contre le portail métallique, qui se mit à résonner tel un gong. Le rythme régulier de ces chocs était entendu sur tout le champ de bataille.

Urald se tenait toujours sur le sommet de la tour, observant la scène. Kahel était allé combattre sur la muraille. Malgré les vibrations qui parcouraient l'édifice, le roi jugeait la situation sous contrôle. Même si les rakhanes réussissaient à passer la première porte, ils seraient arrêtés par une série de grilles de fer. Il était alors facile, à travers ces grilles, de les cribler de carreaux d'arbalètes. Si cette protection ne suffisait pas à arrêter l'ennemi, une deuxième porte massive les attendait...

Ce n'était pas la première fois que les monstres essayaient de passer ce portail, n'avaient-ils pas compris que ce n'était pas une bonne tactique ? Et ces légions qui restaient hors de portée, dans l'ombre, quel était leur plan ? À chacune des attaques qu'ils tentaient, les rakhanes apportaient de mauvaises surprises... qu'est-ce que ce serait, cette fois-ci ?

Ces questions taraudaient le roi Urald.

Le portail continuait de résonner sous les chocs insistants du béliet,

et le bruit qu'il faisait sonnait de plus en plus faux...

*

— Toujours rien à signaler, capitaine, fit le soldat qui se trouvait avec Uriss.

Ce dernier était exaspéré par cette réponse qu'il entendait depuis le début de la soirée. L'absurdité de la situation le rongait. Comment pouvait-on considérer qu'il ne se passait *rien*, alors que les échos de

la bataille remplissaient la nuit ? Alors que des hommes se faisaient tuer, sans qu'il puisse rien y faire ?

Anxieusement, le prince attendait qu'on les appelle en renfort. Il sursautait chaque fois qu'il entendait les cors sonner, et, chaque fois, le message relayé n'était pas pour eux...

Cela voulait dire que, pour l'instant, la situation était sous contrôle, au portail sud. Peut-être que cette bataille allait se terminer, sans que l'épée d'Uriss quitte son fourreau. L'inaction était une

torture pour le prince et il était à deux doigts de rejoindre les autres sans attendre leur appel. Seuls quelques fils ténus de discipline militaire l'empêchaient encore de désobéir aux ordres.

Que voulait prouver son père, en l'envoyant ici ? Qu'il n'avait pas besoin de lui ? C'était réussi, jamais le prince ne s'était senti aussi inutile ! Les idées noires se bousculaient dans la tête du prince, en une activité bourdonnante qui était tout le contraire de son inaction physique – cela jusqu'à ce

que son adjoint attire son attention :

— Je vois quelque chose d'étrange, capitaine.

Uriss approcha du jeune homme, qui lui tendit la lunette d'approche. Le prince orienta le cylindre télescopique vers le nord-est, la direction que le soldat indiquait. Celui-ci ajouta :

— Il y a une colonne de fumée, la voyez-vous ?

— Oui... vous avez raison, c'est étrange... remarqua Uriss.

De la fumée s'élevait, du cœur des

décombres de cette partie déchue de la ville. Un sinueux serpent vapoureux... à peine était-il perceptible, au sein de l'obscurité éclairée seulement par les lunes.

Uriss remit la longue-vue à son adjoint. Il pouvait maintenant discerner la colonne de fumée à l'œil nu, à environ trois kilomètres. Celle-ci semblait avancer vers la muraille, lentement.

Le bruit d'un cor fit résonner l'air. Le son provenait du nord, c'était donc un des membres de la compagnie d'Uriss. Ses soldats

avaient sûrement aperçu, eux aussi, l'étrange phénomène.

Le capitaine répondit, sonnant du petit cor qu'il avait à sa ceinture. Il leur signalait qu'il venait les rejoindre. Il descendit la tour à la hâte, après avoir ordonné à son adjoint de surveiller l'avancée de la « chose ».

Uriss s'empressait et les sabots de sa monture heurtaient la pierre du chemin qui courait sur la muraille. Ils émettaient un bruit sec et saccadé, au même rythme que les battements de son cœur. Le jeune

homme ne pouvait plus détacher ses yeux de l'étrange fumée, qui devenait de plus en plus imposante.

Arrivé près de celui qui avait sonné l'alarme, le capitaine vit que la plupart de ses hommes étaient déjà regroupés. Ils étaient tournés vers une allée de l'ancienne ville, perpendiculaire à la muraille. La voie était bordée de décombres qui, autrefois, avaient été des édifices majestueux.

L'allée se perdait dans la pénombre. Sur elle, au loin, une inquiétante masse noire avançait

lentement. Dans le flou de la nuit, ce n'était qu'une tache un peu plus sombre que tout le reste. Mais, déjà, une chose était certaine : c'était énorme ! Et ça fumait...

Répondant à l'appel du cor, des soldats amenaient une baliste. Celle-ci arrivait à point nommé ! Uriss ordonna qu'on sonne à nouveau l'alerte, afin d'appeler les hommes du portail nord, ainsi que d'autres balistes; tandis que ses soldats mettaient en place l'arbalète géante, directement face à l'allée.

L'arme était constituée de deux

grands arcs faits de lattes de métal qui se croisaient en formant un « x ». L'ensemble était capable de propulser très loin une ogive reposant sur une rampe de lancement. La forme de la baliste rappelait vaguement celle du scorpion, et pour cette raison on la surnommait ainsi.

Le scorpion avançait sur des roues, les soldats l'immobilisèrent à l'aide d'un frein à main. L'arbalète géante était dotée d'un système d'engrenages complexe, permettant de régler avec précision l'angle et

l'orientation de l'arme, ainsi que la tension de ses cordes; ceci par l'intermédiaire de plusieurs leviers et manivelles. Tous ces réglages permettaient à la baliste d'être très précise, mais beaucoup d'expérience était nécessaire pour savoir la manier.

C'est alors qu'arriva le vieux Charon – juste au bon moment, comme dans les meilleures histoires. Le vieillard maigrelet, à la barbe grise, avançait en boitant. Il était le responsable de la baliste qu'on venait de mettre en place.

Heureusement pour le groupe, il était difficile de trouver un artilleur plus expérimenté !

— Alors, que se passe-t-il ici, mon capitaine ? demanda-t-il à Uriss.

Le ton de sa voix montrait qu'il en avait vu d'autres...

— Quelque chose se dirige vers nous, et ça n'a pas l'air d'avoir des intentions amicales ! répondit Uriss. Peu importe ce que c'est, nous allons l'arrêter.

Charon se posta près du scorpion et observa longuement, en plissant les yeux, la forme sombre qui

avançait sur la grande allée. Les contours de la chose commençaient à être mieux définis. On pouvait vaguement discerner une sorte de carapace géante, faite de plusieurs bandes s'emboîtant les unes dans les autres, évoquant un lugubre cloporte. Des pointes crochues ressortaient de chaque côté de la forme; de loin, on aurait dit des cornes... La chose grugeait lentement la distance qu'il la séparait de la muraille; à ce rythme, elle serait bientôt sur eux.

Le vieillard observa la colonne de

fumée qu'elle exhalait. Grâce à son inclinaison, il estima la vitesse et l'orientation du vent. Une donnée importante, pour effectuer un tir à cette distance.

— C'est probablement un engin de guerre rakhane, bien que j'en aie jamais vu d'aussi gros, conclut Charon, d'une voix calme. Sinon, c'est un insecte géant, un monstre sorti tout droit de l'enfer. Si c'est le cas, j'en ai jamais vu d'aussi gros...

Le ton détaché du vieillard irrita légèrement Uriss, qui répondit :

— Je ne veux pas savoir ce que

c'est, je veux savoir si vous pouvez l'abattre.

— À cette distance, en pleine nuit, c'est difficile. Je vais essayer, mon capitaine.

— Faites vite, car la distance ne sera bientôt plus un problème !

On chargea un projectile dans le scorpion, un cylindre de métal qui avait environ la grosseur d'une tête et qui se terminait en pointe. Deux soldats tendaient les cordes, à l'aide de leviers, tandis que Charon tournait des manivelles pour ajuster l'angle de tir et l'orientation

de l'arbalète géante. À la fin du processus, le front plissé par la concentration, il fit plusieurs ajustements, qui semblèrent insignifiants aux yeux de ceux qui l'observaient. Il alla même jusqu'à poser l'oreille sur la rampe de lancement, pendant que les soldats tendaient les cordes. Nul ne savait ce qu'il pouvait bien écouter ! Autour de lui, les hommes retenaient leur souffle. Durant tout ce processus, le capitaine resta appuyé sur la muraille, à observer la chose. On commençait à entendre

un sourd grondement, au loin...

Charon leva le bras, ordonnant aux soldats d'arrêter de tendre les cordes. Sans dire un mot, il alla à l'arrière du scorpion et agrippa le troisième levier, situé entre ceux qui servaient à ajuster la tension. Il jeta un dernier regard à la chose, attendit quelques secondes, puis abaissa le manche. Les cordes se détendirent violemment, propulsant l'ogive qui transperça la nuit; elle fut immédiatement perdue de vue. On n'entendit plus qu'un léger sifflement... suivi d'un

brutal choc métallique.

— C'est fait de métal, commenta Charon.

Les hommes autour de lui lancèrent des cris de joie. Ils ne s'attendaient pas à ce que ce tir, pratiquement impossible, soit réussi du premier coup ! Seul le vieillard ne semblait pas surpris.

Les réjouissances furent de courte durée. Uriss, toujours immobile, les yeux fixés sur l'étrange objet, leur annonça la mauvaise nouvelle :

— Ça avance toujours... rechargez immédiatement !

Charon et ses assistants recommencèrent le processus, cette fois avec plus de hâte. L'inquiétude s'immisçait sous les armures. Des hommes à cheval arrivèrent au galop : c'était les renforts que le prince avait appelés plus tôt. Parmi eux, Uriss reconnut immédiatement le capitaine de la compagnie chargée de surveiller le nord de la ville. Derrière les cavaliers, un peloton d'hommes suivait au pas de course, apportant des balistes supplémentaires.

— Je suis le capitaine Ushwild,

nous répondons à votre appel.
Quelle est la situation ?

Âgé d'une quarantaine d'années, l'homme arborait une moustache noire et un air déterminé. Uriss fit un résumé de la situation à son homologue, pendant qu'une deuxième ogive prenait son envol vers la menace – malheureusement, le projectile s'écrasa dans les décombres, avec un grand fracas. Le mécontentement fusa de toute part.

Autour de la chose, on pouvait maintenant percevoir des ombres

qui grouillaient; un peloton rakhane accompagnait l'énorme carapace. Le sombre grondement devint de plus en plus clair. C'était le bruit de nombreuses roues métalliques heurtant la pierre de l'allée; elles étaient invisibles, cachées sous la coquille.

Les soldats du capitaine Ushwild arrivèrent enfin sur les lieux. Ils écarquillèrent les yeux en voyant l'énorme engin fumant qui se dirigeait droit vers eux. Trois balistes supplémentaires furent promptement mises en place. Les

scorpions y allèrent d'un feu nourri, et étaient rechargés aussi rapidement que le permettaient les arbalètes géantes. Plusieurs ogives atteignirent la cible, mais ce n'était pas assez pour arrêter l'avancée de l'immense monstre de métal !

Gros comme un immeuble de deux étages, l'engin de forme ovale semblait n'être qu'une énorme carapace de cloporte, faite de plusieurs couches de plaques de métal noir. Les ogives y étaient plantées, mais n'avaient pas réussi à la traverser complètement.

L'avant de la machine de guerre était fermé par un grand bouclier doté d'une pointe pyramidale. Mais, la caractéristique la plus terrifiante était les crochets. Prenant racine de chaque côté du bouclier, ils décrivaient un arc dépassant la hauteur de l'engin. Ces crochets étaient tournés vers l'avant, en direction de la muraille. L'immense colonne de fumée sortait de l'arrière de la carapace, elle s'élevait maintenant de façon menaçante au-dessus des soldats rihelois.

On cessa d'utiliser les scorpions,

qui s'étaient révélés inefficaces. Tous étaient maintenant cachés derrière le parapet. Ils observaient l'ennemi par les embrasures de la fortification, en attendant l'ordre de tirer. Le prince étant le premier des capitaines à être arrivé sur les lieux, le commandement de la défense lui revenait. Il ordonna donc à ses hommes de se tenir prêts, car les rakhanes entourant le monstre allaient bientôt être à portée de tir. Les soldats se plaquèrent contre la rambarde, en armant leurs arcs et arbalètes. Il fallait trouver une

stratégie, pour vaincre la chose – cela promettait d’être difficile ! Les pensées tourbillonnaient dans la tête d’Uriss. Il souhaita ardemment la présence d’un ivatari, rien ne résistait à leurs armes d’édama, pas même l’armure la plus épaisse...

Le prince décida alors d’envoyer deux hommes au front principal, pour avertir le roi et demander l’aide d’un ivatari. La paire de soldats quitta prestement le groupe, en évitant de devenir les cibles des flèches rakhanes qui n’allaient pas tarder à pleuvoir. Les chevaux de la

compagnie les attendaient au bas de la muraille, le jeune écuyer qui les gardait donna deux montures rapides aux messagers et ils s'enfoncèrent immédiatement dans la ville, en direction du portail sud.

Le bruit de leur galop ne parvint pas aux oreilles d'Uriss, car les rakhanes le couvrirent de leurs cris de guerre. Le prince et ses hommes leur répondirent de la seule façon qui convenait : en leur envoyant une sérieuse rafale de flèches et de carreaux d'arbalètes. Cela en rendit plus d'un muet. Les monstres leur

rendirent la politesse, abrités derrière l'énorme carapace métallique. Celle-ci avançait toujours, elle était maintenant à moins de cinquante mètres du mur.

Le concert de flèches continua jusqu'à ce que la chose ne soit plus qu'à deux enjambées de la muraille. Le bruit des roues métalliques devint de plus en plus assourdissant et la fortification se mit à trembler – puis tout cessa soudainement, lorsque l'engin s'arrêta. Les rakhanes qui l'entouraient détalèrent rapidement, en se

cachant dans les ruines environnantes; eux-mêmes craignaient ce qui allait suivre.

Uriss restait accroupi, adossé au parapet de la muraille. Il tenait son bouclier d'une main et son épée de l'autre. Il osa jeter un coup d'œil par l'embrasure, mais la vue était bloquée par l'énorme masse de métal sombre. L'engin dépassait la muraille d'environ un mètre. Les deux gigantesques crochets qui flanquaient la chose s'élevaient vers le ciel, en n'augurant rien de bon.

Un silence irréel, pendant un

instant.

Quelques échos de la bataille qui se déroulait au sud de la ville parvinrent au prince. Il avait presque oublié qu'à quelques kilomètres, des milliers d'hommes se battaient également pour garder Rihel libre – de quoi relativiser ses propres problèmes !

Les soldats, tous cachés derrière la rambarde crénelée, regardaient Uriss avec des points d'interrogation dans les yeux. Devaient-ils s'élancer à l'assaut de ce monstre ? Le capitaine y

songeait, sans savoir comment contrer la chose. En plus, les rakhanes cachés dans les ruines n'attendaient sûrement que ça pour les cueillir de leurs flèches...

Tourné vers le sud, le prince souhaitait voir apparaître un ivatari chevauchant vers eux, son arme flamboyante prête à pourfendre cette horreur métallique... Mais, seul un amas de demeures vides répondit à son regard.

Uriss entendit quelques grognements provenant de la chose. Il y avait des rakhanes à l'intérieur

de l'engin, et ceux-ci s'activaient. Le capitaine jeta un coup d'œil par une des embrasures de la muraille, pour observer d'où venait le bruit. Il remarqua des fentes verticales à l'avant du monstre métallique. Celles-ci permettaient de voir à l'intérieur, là où de vagues formes se mouvaient. Uriss en conclut que ce devait être le poste de pilotage, l'endroit où lui et ses hommes devaient frapper.

Le prince fut soudainement interrompu dans ses réflexions, lorsqu'un sifflement aigu,

semblable à celui d'une bouilloire, fut émis par l'engin. Sans avertissement, les deux gigantesques crochets s'abattirent sur la muraille, l'enserrant d'une étreinte brutale. Ils étaient maintenant plantés en elle, à la grande stupéfaction des soldats rihelois. Le sifflement continua quelques secondes, pour s'arrêter soudainement – alors, la pointe qui était à l'avant du monstre s'enfonça violemment dans la muraille.

Les hommes entendirent un bruit de tonnerre. Le mur fut secoué, à

tel point que la partie qui avait été frappée recula et qu'une section du parapet s'effondra. Un nuage de vapeur brûlante et de poussière enveloppa les Rihelois, ébranlés par le choc. Tout devint clair pour eux : ils faisaient face à un bélier d'une puissance colossale !



Le roi Urald s'était retourné en un sursaut. Il venait d'entendre un son étrange, à travers la cohue de la

féroce bataille qui faisait rage. Comme si la foudre s'était abattue, au loin...

Puis, son adjoint lui annonça une nouvelle qui lui glaça le sang. Les légions rakhanes, celles qui étaient restées loin du front à attendre, se mettaient en branle ! Mais, au lieu de venir prêter main-forte à leurs semblables qui s'acharnaient contre le portail sud, ils se dirigeaient vers le portail est, d'où était parvenu l'étrange bruit. Tout portait à croire que cet éclat de tonnerre était le signe qu'ils attendaient !

Le roi était consterné. Devait-il maintenant scinder son armée en deux, pour intercepter ces bataillons ? Terrible décision !

Peu de temps après arriva, au sommet de la tour, un des messagers qu'avait envoyé Uriss. Il s'adressa à Urald d'une voix haletante :

— Mon roi, il y a une urgence !

*

— À l'attaque ! ordonna Uriss.

Sa voix puissante éperonna ses hommes. Suivant le capitaine, une partie d'entre eux s'élança sur le toit du monstre de métal, en brandissant épées et boucliers. Les autres restèrent sur la muraille, prêts à les couvrir avec leurs flèches.

L'air était encore saturé de vapeur et de poussière, mais ceci jouait à leur avantage en empêchant les archers rakhanes de voir les soldats qui sautaient sur l'énorme carapace. Les hommes voyaient difficilement, perdus dans le nuage à travers

lequel filtrait la lueur orangée des lanternes allumées le long de la muraille. Tous étaient extrêmement nerveux, car il était difficile de savoir qui était ami ou ennemi...

Un cliquetis métallique se fit soudainement entendre, tandis que les guerriers se réunissaient sur le toit de l'engin. Uriss comprit rapidement que le son provenait du bélier. Les rakhane étaient en train de le rentrer, afin de porter un nouveau coup contre le mur. C'était un compte à rebours vers la catastrophe... il fallait agir vite !

La vapeur poussiéreuse se dissipait lentement. Uriss se dirigea vers l'avant de l'énorme engin, là où, auparavant, il avait vu les ouvertures donnant vers l'intérieur. Lui et une poignée d'hommes se mirent à plat ventre sur le toit. En étirant les bras, ils étaient maintenant capables d'enfiler leurs épées à travers les fentes. Retenant leur souffle, ils essayèrent de rester le plus silencieux possible, attendant le moment propice pour attaquer. Le cliquetis emplissait leurs oreilles d'urgence.

Uriss vit la lueur des flammes se refléter dans les yeux d'un des rakhanes à l'intérieur de l'engin. D'un coup franc et sec, le prince passa son épée dans une des fentes. Lorsqu'il la ressortit, elle était couverte de sang noir. Ses hommes l'imitèrent rapidement, avec moins de succès, car les monstres reculèrent loin de la grille. Puis, l'un des rakhanes répliqua : une lame surgit d'une des ouvertures, passant à un doigt du visage d'Uriss.

Le prince se redressa sur les genoux. Avant qu'il puisse contre-

attaquer, il entendit des pas furieux venant de derrière. Il se retourna, juste à temps pour voir surgir des silhouettes difformes. Un groupe de rakhanes fonçait vers lui et ses hommes ! Uriss para de justesse un premier coup avec son bouclier; il répliqua, faisant rouler un premier monstre au bas de l'engin. Les rakhanes étaient nombreux à avoir escaladé la carapace. La bataille se transforma en une véritable cohue, au milieu de la nuit et des brumes.

Le cliquetis métallique qui traversait toute cette confusion

cessa brusquement. Puis, il y eut de nouveau le sifflement aigu...

Et un deuxième coup de tonnerre éclata.



Hyldad ne s'arrêta pas, lorsqu'il entendit le second choc terrible, il n'y avait pas une seconde à perdre ! Ses longs cheveux bruns flottaient derrière lui. Il s'élançait sur la muraille, à bride abattue; un groupe d'hommes au visage tétanisé par

l'urgence le suivaient. Parmi ceux-ci se trouvaient les messagers qu'Uriss avait envoyés. Un bataillon rihelois venait derrière, au pied des remparts.

Dans sa course, l'ivatari gardait un œil sur les légions ennemies, qui progressaient au loin, sur sa droite. La masse sombre, ponctuée par des lueurs de lanternes, avançait inéluctablement vers le même endroit que lui.



Uriss se releva immédiatement, après avoir transpercé un rakhane qui était tombé sur lui. Le coup de bélier avait fait trembler le monstre métallique, au point de provoquer la chute des hommes et rakhanes qui était sur lui.

Le prince, étourdi, se trouvait au bas de l'engin, enveloppé d'un nouveau nuage de vapeur orangée qui lui brûlait les yeux. Il entendit des hommes mourir autour de lui, sous les coups aveugles des rakhanes. Il entendit son cœur battre dans ses tempes. Il entendit

le cliquetis commencer un autre décompte vers la destruction. Il ne pouvait pas voir l'état de la muraille, mais il avait compris qu'une partie du mur s'était effondrée. Le prochain coup serait peut-être le dernier...

Uriss sortit de sa torpeur. Le prince se dirigea vers l'arrière de l'énorme carapace, en longeant la paroi de la chose. Il devait bien y avoir une entrée quelque part !

En avançant, il rencontra plusieurs rakhanes, qui émergeaient l'un après l'autre des

brumes, tels des fantômes. Il leur régla leur compte, à l'aide de son épée et du tranchant de son bouclier. Il piétina leurs carcasses puantes. Cette odeur aigre le rassurait, car elle lui indiquait qu'il ne venait pas de tuer un combattant ami...

Arrivé à l'arrière de l'énorme engin, Uriss trouva ce qu'il cherchait : une petite porte carrée. L'homme agrippa la poignée et tira de toutes ses forces. Bien sûr, c'était verrouillé ! Il tenta alors de l'enfoncer à coups d'épaule. Il y

mettait toute son énergie, même s'il doutait fort que cela réussisse; en effet, il ne fit que s'abîmer l'épaule. D'autres hommes vinrent le rejoindre, ils tentèrent eux aussi d'enfoncer la porte, sans succès.

— Il nous faudrait un bélier ! cria le capitaine Ushwild, qui était parmi eux.

Personne ne releva l'ironie de la situation...

Ce manège ne dura qu'un instant, car ils furent rapidement cernés par une meute de rakhanes. Adossés à la paroi du monstre métallique, les

Rihelois ne cédèrent rien. La bataille fut âpre, au milieu des volutes de vapeur. Cela jusqu'à ce que résonne à nouveau le sifflement...

Uriss eut des sueurs froides, car il savait très bien ce que cela annonçait.

*

Lorsque Hyldad arriva près du lieu de la bataille, en galopant sur la muraille, il vit l'énorme masse de

métal sombre qui agrippait le rempart de ses crochets géants. Entre les griffes, le mur était à moitié effondré.

L'ivatari garda son sang-froid, devant cette vision cauchemardesque. Mais, il fut sidéré de voir l'engin disparaître derrière un nuage de vapeur, quand retentit le troisième coup de tonnerre.

L'effondrement suivit le choc : la partie de la muraille qui se trouvait entre les griffes du monstre n'était plus qu'un amas de blocs disloqués.

Si c'était encore suffisant pour ralentir l'ennemi, cela ne pouvait plus l'arrêter.

Hyldad devait faire en sorte que l'horrible engin ne cause pas plus de dégâts ! Il s'empara de son grand arc et sauta de son cheval. Il s'élança vers la menace, secondé par deux soldats dotés d'énormes boucliers et d'un autre portant plusieurs carquois de flèches. L'ivatari était maître-archer, ses flèches étaient craintes jusqu'au Nammor'Ant.

Le guerrier s'arrêta à environ cent

mètres du monstre voilé de vapeur. Lorsque les hommes d'Uriss, ceux qui étaient restés sur la muraille, l'aperçurent, ils furent grandement soulagés. Par contre, ils s'étonnèrent de le voir se poster si loin de la bataille. Hyldad avait de bonnes raisons d'agir ainsi et il devait amener tous les hommes à s'éloigner de l'engin. Il ordonna à un des soldats qui le secondait de sonner la retraite, tandis que d'autres faisaient des signes avec leurs lanternes.

Le sinistre cliquetis accompagna

la note du cor.

Uriss et ses hommes combattaient toujours les rakhanes, alors que d'autres s'acharnaient contre la porte du monstre de métal, qu'ils martelaient maintenant avec de lourdes pierres. Ils furent étonnés d'entendre le cor sonner la retraite. Ils ne pouvaient pas s'enfuir et laisser ce monstre enfoncer une muraille après l'autre, jusqu'au cœur de la ville ! Entourés par la brume, ils ne pouvaient pas voir que des renforts étaient arrivés. Les deux capitaines étaient ensemble...

qui pouvait bien avoir ordonné cette retraite ? pensa Uriss. Subitement, il comprit : un ivatari !

— Il faut s'éloigner, hurla Uriss, l'engin risque d'exploser !

Ses hommes hésitèrent un instant.

— C'est un ordre ! ajouta le prince, tout en frappant un rakhane biscornu qui ne voulait pas le laisser passer. Il faut se mettre à l'abri !

Hyldad, du haut du rempart, vit le groupe d'hommes s'éloigner du cloporte géant pour se terrer dans

les décombres environnants. Les soldats postés sur la muraille s'étaient également déplacés. Par contre, le son du cor avait attiré l'attention des rakhanes. Ils étaient maintenant nombreux, au pied du mur, à tirer des flèches vers l'ivatari ! Ce dernier se tenait accroupi contre la rambarde, tandis que la nuée de projectiles sifflait au-dessus de sa tête. Malgré cela, il devait agir vite, avant que le bélier ne porte un autre coup.

Hyldad choisit une flèche d'un petit carquois qu'il avait à la

ceinture. Une flèche spéciale, à pointe d'édama. Il l'encochoa sur son arc.

Il fit ensuite un signe de tête aux deux soldats qui se tenaient près de lui. Ces derniers portaient des boucliers rectangulaires, grands comme un homme. Ils se levèrent en dressant leurs boucliers côte à côte. Les flèches des rakhanes se mirent à rebondir sur cette protection, se succédant sans interruption : une véritable grêle de métal !

Après s'être redressé, Hyldad

inspira profondément. Il ferma les yeux, un instant, pour se concentrer. Il tenait son arc baissé, la pointe de la flèche vers le bas. Celle-ci se mit à briller.

On entendit de nouveau le sifflement en provenance de l'engin de guerre.

Hyldad ordonna à l'un des soldats de reculer, pour lui donner un angle de tir. La pluie de flèches ne relâchait pas, sifflant près de l'ivatari.

L'homme tendit son arc vers le monstre de métal. Où devait-il viser

? Il ne se posa pas la question, se laissant guider par son intuition; tout son être n'était plus qu'une radieuse certitude. Avant de décocher son trait, il murmura :

— Forces du vent, guidez cette lumière !

La flèche partit, brillante comme une étoile filante. Les hommes la virent traverser la nuit, suivant une courbe décisive. Sans un bruit, elle transperça la coquille du monstre. Il explosa alors, en une furie de vapeur brûlante et de métal déchiqueté. Tous les rakhanes qui

se trouvaient à l'intérieur furent réduits en charpie; les autres, apeurés, disparurent dans les ruines.

Lorsque le voile de vapeur se dissipa, les hommes virent que l'arrière de l'engin avait été ouvert par l'explosion. Les cris de joie fusèrent de toutes parts ! Hyldad avait fait éclater le réservoir de vapeur, la même pression qui servait à activer le béliet avait servi à le détruire !

Uriss et ses hommes sortirent des décombres où ils s'étaient réfugiés.

Le prince fut soulagé de voir la carcasse fumante de l'engin. Par contre, la muraille n'était pas dans un meilleur état, la trouée béante de l'enceinte consterna le jeune homme. On entendait maintenant une sourde rumeur, le bruit de milliers de pas – les bataillons rakhanes approchaient !

La vraie bataille n'était pas encore commencée...

Perdus

Le chant d'une chute d'eau lointaine se mêlait au crépitement réconfortant du feu de camp. Trois silhouettes étaient assises près de lui, recroquevillées tels les arbres chétifs qui les entouraient. Il y avait des rivières d'étoiles au-dessus d'eux, vers lesquelles tendaient les montagnes. De temps en temps s'élevait le froissement de quelques herbes broutées par les chevaux, qui arpentaient le terrain entre les

tentes.

Une halte pour la nuit, au bord d'un sentier qui semblait ne pas avoir été emprunté depuis des années. Jad, les yeux plissés, étudiait une vieille carte froissée. Il la tenait levée devant la flamme, pour que la lumière fuse à travers le papier mince – à moins que ce fût pour cacher aux deux autres son air contrarié, car il n'était pas sûr du chemin qu'ils suivaient...

La région n'était presque pas habitée, ce qui était un avantage, puisqu'il ne voulait pas faire de

fâcheuses rencontres, mais par contre, ce n'était pas pratique pour demander son chemin... Jad avait voulu jouer la prudence en évitant les routes connues, mais peut-être avait-il mal évalué le risque que lui et ses compagnons se perdent.

— Alors, c'est bon ? l'interrogea Raygone.

Le silence qui avait précédé avait duré si longtemps que Jad sursauta, lorsqu'il reçut la question telle une bourrasque.

— Je crois bien... Je ne suis pas sûr... répondit l'ivatari. Mais, le

chemin que l'on suit semble aller à peu près dans la bonne direction.

— À peu près ?

— Approximativement, si tu préfères. Il est difficile de savoir si ce chemin fait partie de ceux qui figurent sur la carte... On a peut-être pris la mauvaise direction à un embranchement.

— Je peux voir ?

Sans attendre de réponse, Raygone se leva et prit la carte des mains de Jad, qui croisa ensuite ses bras sur ses genoux, laissant ses longs cheveux noirs reposer sur ses

coudes. Jad lorgna son compagnon un moment. Celui-ci retournait la carte dans tous les sens, comme s'il allait en résulter une solution magique. Il resta un long moment penché sur elle, les ombres projetées par le feu dévoraient son visage concentré. Un des chevaux approcha sa tête de Jad, celui-ci lui caressa le museau d'un geste absent. Perdu dans ses pensées, il cherchait l'erreur qu'il avait pu commettre. Iridia, quant à elle, observait les étoiles qui scintillaient dans l'air frais des montagnes. Elle

semblait ne pas trop s'inquiéter.

— Cette montagne ressemble à celle qui est longée par le sentier, non ? mentionna Raygone, les yeux toujours rivés sur la carte. Ça veut dire qu'on se trouve sur le bon chemin...

Cela sonnait plus comme un souhait que comme une affirmation.

— Les motifs de montagnes se ressemblent tous, répondit Jad de façon laconique.

— Mais non, la forme de ce dessin ressemble à la montagne qui nous

surplombe. Regarde...

Le jeune homme se redressa et tendit la carte à l'ivaturi. Sans la prendre, Jad y jeta un coup d'œil, avec une réponse négative déjà inscrite sur son visage.

— Tu dis n'importe quoi ! Celui qui a dessiné ça ne s'est pas soucié une seconde de faire quelque chose de précis. Il a simplement gribouillé tous ces signes pour dire : « Ceci est une région montagneuse, et vous allez vous y perdre parce que je ne sais pas faire une bonne carte. »

— Donc, tu reconnais qu'on est

perdu ?

— Je ne dis pas qu'on est perdu. Je dis seulement que je ne sais pas où on est.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Je ne sais pas...

Raygone, toujours debout, fixait Jad. L'ivatari leva la tête et soutint son regard pesant, avec un air qui signifiait : « Je n'ai rien d'autre à ajouter. » Son compagnon retourna alors s'asseoir – où plutôt, il se laissa tomber sur le sol –, puis il marmonna juste assez fort pour que tous l'entendent :

— Tu parles d'un guide... J'aurais peut-être mieux fait de suivre ce Gahijo de Jishmiac. Lui, au moins, il avait l'air de savoir où il allait !

Dans l'esprit des trois voyageurs parut l'image de cet être singulier, qu'ils avaient libéré de son horrible cage. Ils revoyaient la silhouette s'éloigner avec verve sous la pluie battante, drapée de la cape que Jad lui avait donnée. Traverser à pied les immenses plaines de l'Alsama ne semblait pas lui poser un problème !

— À l'heure où on se parle, il

regrette peut-être de ne pas nous avoir suivis, fit Jad.

Il pensait souvent à cet homme, il se reprochait de ne pas avoir insisté davantage pour qu'il les accompagne. Il fallait être fou pour s'aventurer ainsi dans les plaines, alors qu'une seconde plus tôt il était près de mourir de faim ! Tous trois restèrent un moment à observer les flammes, en espérant que Gahijo soit également auprès d'un bon feu.

— Je suis certaine qu'il va bien, affirma Iridia.

Jad et Raygone demeurèrent

muets. Ils savaient que, venant de sa part, ce n'étaient pas des paroles en l'air, mais ne lui posèrent pas de questions pour savoir comment elle pouvait en être sûre, car ils étaient certains qu'elle leur répondrait qu'elle le « sentait », tout simplement. Bien que l'intuition d'Iridia se soit toujours révélée juste, les deux hommes avaient quand même un petit doute lorsqu'elle affirmait des choses pareilles. Par contre, Raygone ne put s'empêcher de poser une autre question :

— Est-ce que tu « sens » qu'on est sur le bon chemin ?

Iridia n'avait pas encore donné son point de vue de la situation.

— Ce n'est peut-être pas celui qu'on avait prévu suivre, mais ça ne veut pas dire que ce n'est pas le bon chemin... Peut-être même que c'est un meilleur chemin !

— J'avais oublié à quel point tu pouvais être optimiste... répondit le jeune homme, sceptique.

— De toute façon, on n'a pas le choix, ajouta Jad. Cette carte ne vaut rien, on ne peut pas s'y fier. Ce

sentier doit forcément mener quelque part. Et, selon la boussole, on va à peu près dans la bonne direction.

— À peu près... laissa tomber Raygone.

— Oui, à peu près ! C'est mieux que « pas du tout » ! répondit Jad, avec un ton incisif qui ne lui ressemblait pas. Si tu préfères, on peut rebrousser chemin et passer par le Lothmar. On peut même faire un détour par Rihel, toi qui as toujours rêvé de combattre dans la Cité aux sept murailles, comme les

héros de ton enfance. Je suis certain qu'il y a assez de rakhanes là-bas pour contenter un puissant guerrier comme toi !

— C'est bon. J'ai compris. Je m'incline. Je n'ai rien dit. Excusez-moi... On va le suivre, ton chemin.

— Ce n'est pas « mon » chemin, c'est seulement le meilleur qu'on a, comme l'a dit Iridia. En plus, je ne crois pas qu'on a suffisamment de provisions pour revenir sur nos pas.

— Ça tomberait bien, jeûner un peu. J'ai besoin de perdre un peu de poids... Quoique dans ton cas, ça

risque d'être dangereux. Si tu deviens encore plus maigre, tu vas disparaître !

— Si vous n'avez rien de plus intelligent à vous dire, les interrompit Iridia, il vaut peut-être mieux vous taire !

Le ton était sans réplique. Un silence pesant tomba sur eux, signe qu'ils n'avaient, effectivement, rien de plus intelligent à dire. La jeune femme se leva, afin de sortir de cette lourde ambiance. Elle approcha de sa monture et passa ses doigts dans sa fine crinière, tout

en écoutant la nuit. Le crépitement du feu rencontrait le souffle de la cascade, aucun autre son ne leur parvenait. Ils étaient seuls, trois vagabonds au milieu d'une nature qui n'avait pas croisé de regards depuis longtemps.

— Pourquoi personne n'habite-t-il plus ces montagnes ? questionna Iridia à l'adresse de Jad, pour changer de sujet. Elles ne semblent pas si inhospitalières.

Elle savait que l'ivatari, ayant grandi dans le royaume voisin, connaissait mieux qu'elle le passé

de l'Alam-Her. Jad, qui était toujours recroquevillé sur lui-même, la tête appuyée sur les genoux, hésita un moment avant de répondre. Ce n'était pas le genre d'histoire qui pouvait leur remonter le moral... Son visage au profil de faucon restait tourné vers les flammes, comme s'il entendait les fantômes du passé lui parler à travers le brasier. Puis, il tourna la tête vers Iridia. Elle se tenait debout, près de son cheval gris. Sa silhouette était déchirée entre la pénombre et la lumière, qui

luttaient pour envelopper son corps. La division était sévère, dramatique – Jad y voyait un résumé de toute l'histoire du monde.

— Les habitants de l'Alam-Her croient que ces montagnes sont maudites, commença-t-il enfin. Ils refusent d'y mettre les pieds. Cela fait partie de leur folklore, de leur culture. Il y a bien des habitants dans cette région, quelques rares bergers, des chasseurs, des gens à l'esprit libre, qui ne se soucient pas des légendes... Ce sont eux qui ont tracé ces sentiers. Mais, la majeure

partie du peuple de l'Alam-Her habite sur la côte et évite scrupuleusement de traverser la ligne des montagnes. C'est comme ça.

— Et pourquoi pensent-ils cela ? continua Iridia. Est-ce que c'est à cause des rakhanes ?

— Ici-bas, tout est en lien avec cette interminable guerre... L'Alam-Her est un royaume qui est tombé il y a très longtemps. Les Nammoréens y voyaient une porte d'entrée pour atteindre facilement l'Endriel par le nord. Les rakhanes

ont débarqué sur la côte; c'était une armada immense, ils avaient dû abattre des forêts entières pour la construire. On raconte que l'horizon tout entier était caché par les voiles noires et or.

» Le roi des Alamheriens, qu'on appelait le Roi-lierre, s'était rendu aux rakhanes et leur avait offert le passage sur son territoire. Les flots de créatures monstrueuses se déversèrent vers Céless, certaines de leur victoire. La prise du Trône d'édama devait être un coup de grâce, qui anéantirait le moral des

peuples encore libres. Mais voilà, leur plan ne tenait pas compte des géants des montagnes, les ktonikos.

L'ivatari fit une pause. Iridia et Raygone l'écoutaient avec attention.

— Vanor, le messenger des Ivatars, avait toujours promis que l'Endriel serait protégée, en échange de sa fidélité, c'est grâce à lui qu'est née l'alliance entre les Endriens et les géants. Ce jour d'invasion fut le jour où les humains comprirent toute la portée de cette alliance.

» Alors que les légions belliqueuses s'engouffraient dans

une grande vallée entre deux montagnes, qu'ils considéraient comme une voie royale vers la victoire, un titanesque tremblement de terre fut déclenché par les forces de la nature. Des pans entiers de montagnes se détachèrent et allèrent s'écraser sur les rakhanes. La sombre armée fut décimée. Beaucoup connaissent cette histoire, mais ce qui est arrivé par la suite au peuple de l'Alam-Her est moins connu...

» Les survivants de l'armée monstrueuse ne continuèrent pas

vers l'Endriel. Ils croyaient que le Roi-lierre lui-même s'était associé aux Endriens pour les attirer dans ce guet-apens. Ils se regroupèrent et se dirigèrent vers le centre du royaume, la ville de Fal-Madhor, afin de venger cet affront.

» Bien sûr, les habitants de Fal-Madhor prirent peur et les rakhanes se heurtèrent aux portes fermées de la cité. Les Nammoréens étaient devenus trop peu nombreux pour prendre la ville par la force, alors ils optèrent pour un autre plan...

» Ils connaissaient déjà le point

faible de Fal-Madhor. La ville avait une source d'eau unique : un grand lac situé en altitude. Les monstres l'empoisonnèrent en y déposant les corps des rakhanes morts dans l'éboulement ! Rapidement, ce fut la fin pour les habitants. Presque tous – hommes, femmes et enfants – périrent. Ceux qui refusèrent de boire l'eau durent se rendre aux Nammoréens, sous peine de mourir de soif.

— C'est affreux, cette histoire ! souffla Iridia, avec une grimace de dégoût.

— C'est l'ennemi auquel nous devons faire face, souligna Jad, imperturbable.

Raygone prit une gorgée de sa gourde, fraîchement remplie à la cascade. Cette histoire lui avait donné soif. Jad en profita pour apporter une précision :

— C'est une superstition qui persiste de nos jours. Beaucoup d'Alamheriens refusent de boire l'eau qui vient des montagnes. Ils ont inventé toutes sortes de légendes, selon lesquelles ce serait plutôt les forces de la nature qui

auraient empoisonné l'eau, pour les punir de s'être associés aux rakhanes. Ils croient que cette malédiction continue de nos jours.

— Eh bien, ils ont l'imagination fertile, commenta Raygone, avant de prendre une autre gorgée. Cette eau est la meilleure que j'aie bue depuis longtemps !

Le jeune homme porta de nouveau la gourde à sa bouche. Iridia revint près du feu. Elle y jeta une bûche qui déclencha une volée d'étincelles, ce geste semblait un rituel destiné à éloigner le malheur.

Puis, elle s'assit face à Jad, en repliant ses jambes sur le côté, sous son long manteau de voyage. Elle tourna la tête vers lui et le regarda par-dessus le brasier, sa chevelure mordorée prolongeant les flammes luisantes.

— Quel dommage pour eux, mentionna-t-elle, de croire que l'eau est empoisonnée ! Une si belle contrée...

Ils restèrent à s'imprégner de la paisible nuit, la lumière du feu les entourant tel un voile protecteur. Jad se leva et se mit à attiser les

flammes, à l'aide d'une fine branche qui semblait une extension de son corps filiforme. Iridia contemplait les constellations d'étincelles naissant devant elle. Raygone avait les yeux fermés, peut-être dormait-il déjà.

C'est la jeune femme qui relança la conversation, avec une simple question.

— Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de venir dans cette région, lorsque tu étais plus jeune ?

Jad répondit en continuant de remuer le brasier, même si ce

n'était plus nécessaire.

— Non, lorsque je voyageais, c'était pour les affaires de mes parents... On allait dans les villes signer des contrats, conclure des ententes pleines de méfiance. Ils possédaient d'importantes mines de fer dans les environs de Jishmiac. En tirer le plus de revenus possible était leur seule préoccupation, et ils avaient la bénédiction des rakhanes. Tu le sais, ils étaient des rakhus notoires. C'est comme ça.

Iridia, fille de Kahel et d'Éléonia, qui avait grandi au Daï-Cima

entourée de bienveillance, essaya d'imaginer ce que ce devait être de vivre son enfance dans une atmosphère imprégnée d'avidité – elle n'y arriva pas.

— Est-ce que tu sais s'ils sont encore vivants ?

— Ont-ils même déjà été vivants ? C'est plutôt ça, la question...

Chaque fois que Jad pensait à ce sujet, l'amertume le guettait. Il retira la branche du brasier, son extrémité était maintenant enflammée. Il l'éteignit en l'enfonçant dans le sol humide, un

léger crépitement fut suivi d'une volute de vapeur. C'était fini, c'était du passé. Il se reprit :

— Je n'ai pas eu de nouvelles d'eux depuis mon départ. Je n'ai jamais cherché à en avoir. Qu'est-ce que ça aurait donné ? En outre, dans ce milieu, avoir des rapports avec les ivataris est plutôt mal vu, même s'il s'agit de son propre enfant...

» Peu importe. C'est à peine si j'ai des souvenirs de bons moments passés avec eux. Les dernières années, j'avais l'impression d'avoir

devant moi des étrangers, c'était la même chose avec mes frères et mes sœurs. Je ne voulais plus que partir.

» Entre eux et moi, il y avait le fer. Ils avaient une âme de fer. Leur plus grand rêve était de créer un alliage entre le métal noir du Nammor'Ant – qui rouille facilement – et celui plus résistant de Jishmiac. Cela devait leur rapporter une richesse énorme. Les Nammoréens paient très cher ceux qui peuvent améliorer leur armement. C'était le rêve de ma famille : voir leur métal si précieux

couvrir les rakhanes du monde entier. Dégoûtant !

» Et le gouverneur de l'Alsama encourageait tout cela. Il y avait des fonderies dans tout Jishmiac. Les cheminées poussaient et se répandaient comme de la mauvaise herbe. Lorsque je suis parti, même les jours de beau temps, on ne voyait plus le bleu du ciel. C'était comme si la ville était perpétuellement en train de brûler.

Lorsqu'il eut fini de parler, Jad offrit un regard à Iridia. Elle vit sur son visage des traces de ce passé

pas si lointain. La jeune femme tenta de le réconforter d'un sourire gêné, elle se sentait presque coupable d'avoir eu une enfance aussi ensoleillée ! Jad fut troublé de la voir mal à l'aise.

— Tout va bien maintenant, fit Jad, avec détermination. C'était une autre vie. J'ai suivi mon propre chemin, et les ivataris m'ont accepté !

— Je me souviens du jour où tu es arrivé à Cyana...

— Tu te souviens ? Tu n'avais que sept ans !

— J'ai tout de même gardé cette image. Une grande figure, un peu maigrelette, les cheveux ébouriffés... Tu marchais sur le chemin et tu offrais des regards éberlués à tous ceux que tu croisais. Tu ne réalisais pas que tu étais arrivé !

— Je n'osais pas y croire. Je n'étais pas sûr d'en être digne... Je pensais que c'était une autre illusion du Gardien, pour me mettre à l'épreuve. Je n'arrivais pas à croire qu'il m'ait enfin laissé passer !

Ce souvenir fit rire les deux

comparses. Jad éprouva de nouveau la joie qu'il avait ressentie, lorsqu'il avait compris qu'il était bel et bien arrivé à Cyana. L'atmosphère devint plus légère.

— Si Mihilan t'a laissé passer, ajouta Iridia, c'est sûrement parce que tu le méritais. Il n'est pas du genre à faire des exceptions !

— Je sais... la fin du monde arrivera avant qu'il fasse une seule exception. Le Gardien est terrible, mais il est juste.

— De quoi parlez-vous, vous deux ? Raygone, qui s'était assoupi un

moment, se redressa; il passa son regard rougi de l'un à l'autre de ses compagnons.

— Nous parlons de l'arrivée triomphale de Jad à Cyana, répondit Iridia avec le sourire. T'en souviens-tu ?

— Pas vraiment... J'étais trop petit.

— Moi, je me souviens d'un petit garçon qui a pleuré en me voyant ! le taquina Jad.

— J' imagine que tu devais avoir une tête à faire peur.

En matière de taquinerie, Raygone

avait généralement le dernier mot.

— Il n'était pas à son meilleur, quand il a émergé des montagnes... ajouta Iridia. Il avait les cheveux d'un épouvantail !

— C'est parce qu'il y a plus important que sa coiffure, lorsqu'on traverse les Montagnes Bleues, précisa Jad.

À la blague, il se passa les mains dans les cheveux pour vérifier s'ils étaient bien lisses, ce qui fit rire ses compagnons.

— C'est vrai que Raygone et moi, on ne sait pas vraiment ce qu'est la

traversée, l'appuya Iridia, nous avons eu la chance de naître à Cyana.

— Par contre, la traversée t'oblige à devenir plus fort... remarqua Raygone. D'une certaine façon, je t'envie, Jad.

— Et moi, je t'envie d'être né à Cyana, lui répondit l'ivatari. Alors, nous sommes quittes ! Ta famille est formidable. J'aurais bien aimé avoir un père maçon et une mère tisserande. Ce sont de beaux métiers.

— C'est trop tranquille... Ça ne

m'a jamais plu, c'est monotone. Je suis le seul de ma famille qui veut devenir ivatari, alors qu'eux se contentent d'être artisans.

— C'est une chance pour nous ! intervint Iridia, si tous ceux qui vivent là-bas décidaient de devenir ivatari et de partir à travers le monde, le Daï-Cima serait vide ! Tous les métiers sont importants.

— Je préfère aller combattre les rakhanes... dit Raygone.

— C'est ton choix, commenta Iridia, mais ce n'est certainement pas pour tout le monde.

— D'ailleurs, ajouta Jad, cela m'a étonné, lorsque j'ai appris que tu venais avec nous. Là-bas, en Endriel, ce sera peut-être la pire des guerres... et tu n'es encore qu'un aspirant ivatari.

Plus Jad y réfléchissait, plus il trouvait cela étrange. Il n'avait jamais entendu parler d'un aspirant allant ainsi au front. Ce sujet mettait Raygone mal à l'aise. Il répondit, le regard fixé sur les bûches léchées par les flammes.

— Cela pourrait prendre encore des années avant que je sois ivatari,

et la guerre en Endriel, c'est maintenant ! Il faut de l'expérience pour devenir un véritable ivatari. Eh bien, j'ai décidé d'aller l'acquérir au front ! Si tout se passe bien, je retournerai au Daï-Cima, sinon, tant pis...

Cette réponse laissa Iridia et Jad perplexes, et celui-ci répliqua :

— Cela m'étonne d'autant plus que les Sages de Cyana t'aient donné l'autorisation de partir. D'habitude, ils ne donnent pas pareille mission à des aspirants pour la valeur de l'expérience.

Cette question préoccupait l'ivadari depuis le départ, mais c'était la première fois qu'il en faisait part aux autres, car il faisait confiance à la volonté des Sages. Raygone devint encore plus inconfortable, et il répondit, tout bas :

— C'est que... je n'ai pas « tout à fait » leur accord...

Les visages de ses deux amis devinrent durs. Pendant un moment, seul le crépitement du feu répondit à cette dernière phrase.

Puis, Jad revint à la charge.

— Attends un peu... tu veux dire... que tu es parti sans leur permission ?

— Plus ou moins... Ils m'ont dit qu'ils n'approuvaient pas, mais que j'étais libre de partir, si je le voulais vraiment...

— Bien sûr ! siffla Jad, le Daï-Cima n'est pas une prison ! Mais, ignorer les conseils des Sages de Cyana est la chose la plus stupide !

— Ça va aller, répondit Raygone, en tentant de l'apaiser. Je suis entre bonnes mains avec vous, non ?

— Et pourquoi as-tu attendu si

longtemps pour nous le dire ?
rétorqua Jad, sans se laisser
amadouer. (Il était penché sur lui,
avec du feu dans les yeux.) Voulais-
tu être assez loin du Daï-Cima pour
que je ne puisse t'obliger à
rebrousser chemin ?

Le silence confus qui suivit était
en soi une réponse.

— Incroyable ! explosa Jad. Crois-
tu que c'est un jeu, cette guerre ?

Exaspéré, l'ivatari se mit à
arpenter la pénombre. Le dos
courbé, Raygone regardait faire,
l'air désolé. Il évitait ainsi de croiser

le regard sévère d'Iridia...

— Ça peut être très grave, lui dit-elle, plus doucement que ce à quoi il s'attendait. Il est déjà arrivé à ceux qui ont quitté le Daï-Cima prématurément de ne pas pouvoir y retourner... Ce ne sont pas des caprices, les conseils des Sages de Cyana !

— Je sais, répondit simplement le jeune homme, mais ce n'est pas non plus un caprice de ma part de vouloir aider l'Endriel.

Pendant les minutes qui suivirent, un mur de silence s'éleva entre eux.

Jad continuait à faire les cent pas, pour évacuer sa colère. Il en voulait à Raygone de ne leur avoir rien dit, mais il était également stupéfait par l'attitude des Sages. Pourquoi avaient-ils laissé le jeune homme venir avec eux, sans mentionner qu'il n'avait pas leur accord ? Ils lui avaient seulement dit de veiller sur lui, de veiller à ce qu'il contrôle son impétuosité !

L'esprit brouillé par toutes ces pensées, Jad revint s'asseoir près du feu, son ombre s'allongeant telle une cape. Raygone le vit tel un

vautour venant se poser, menaçant à tout moment de le picorer de son bec...

— Si ça ne vous dérange pas, je vais aller me coucher, commença le jeune homme, d'une voix éteinte. On a beaucoup de chemin à faire demain... En fait, on ne sait pas trop combien de route on a à faire. Techniquement, on est perdu... Mais, bon, peu importe... Je suis fatigué... Bonne nuit.

— Va te coucher, si c'est ce que tu veux vraiment, répondit Jad d'un ton maussade, sans même le

regarder.

Iridia leva la tête vers Raygone pour lui souhaiter bonne nuit, mais déjà il avait le dos tourné, en route vers sa tente.

Le dernier homme debout

Suivi de ses hommes, Uriss escalada le monceau de blocs et de gravillons qu'était devenue la partie de la muraille détruite par le béliet. Le prince commanda immédiatement qu'on empile les pierres de façon à former un mur provisoire.

Hyldad vint les rejoindre. Uriss l'accueillit d'une vigoureuse

poignée de main :

— Je vous remercie, Hyldad ! Vous en avez encore fait la preuve : une légion de guerriers ne vaut pas un ivatari !

Hyldad était mal à l'aise face à tous ces compliments. Il changea rapidement de sujet :

— Je n'ai rien fait d'autre que de laisser agir les forces lumineuses... répondit-il simplement. Cela est du passé, prince Uriss, il y a plusieurs bataillons rakhanes qui se dirigent par ici !

— Nous les entendons déjà qui

approchent, admit Uriss. Nous devons réorganiser nos défenses. Les Nammoréens ne vont pas tarder à se jeter sur cette trouée !

— Un bataillon rihelois est également en route. Il sera ici avant les rakhanes.

— Voilà une bonne nouvelle ! dit le prince en souriant.

— C'est le bataillon du commandant Kaïn... laissa ensuite tomber Hyldad.

Le prince s'assombrit en entendant ce nom. Les deux hommes se détestaient, et Hyldad le

savait. C'était pour cette raison que l'ivatari le lui avait annoncé, pour qu'il ait un peu de temps pour se faire à l'idée... Car, dès son arrivée, Uriss devrait se plier aux ordres de cet homme d'un grade supérieur au sien.

Le prince avait toujours eu de l'aversion pour Kaïn, une antipathie viscérale; et cela, dès le premier regard, avant même que ce dernier lui en donne la moindre raison – ce qui n'avait pas tardé ! Ce qu'Uriss abhorrait, c'était sa personnalité colérique, brutale et empreinte

d'orgueil. Kaïn ne traitait pas ses subordonnés avec respect, et Uriss trouvait cela inacceptable. Par contre, les soldats respectaient la force de caractère et l'intelligence de Kaïn, ainsi que son extrême habileté au combat. Pour ces raisons, il avait été fait commandant. Uriss n'avait jamais combattu sous le commandement de Kaïn, et il s'en serait bien passé ! Cependant, la situation demandait de passer outre les préférences personnelles...

Le prince accueillit donc son

nouveau commandant avec un salut militaire, lorsqu'il arriva au trot, suivi d'un bataillon de plusieurs centaines d'hommes.

Le visage de Kaïn affichait un air sombre, ce qui n'était rien d'inhabituel chez lui. Cet air devint seulement encore plus sombre, quand il vit la trouée dans la muraille et les restes de l'énorme bélier. Il ne put s'empêcher de laisser échapper un commentaire adressé à un de ses adjoints :

— Bande d'incapables... ça m'étonne qu'ils n'aient pas déjà

abandonné leur poste pour aller rejoindre leurs mères, derrière la sixième muraille !

Uriss fit comme s'il n'avait rien entendu, considérant qu'il n'avait pas de temps à perdre à relever ce genre de remarque. En serrant les poings, il se dirigea vers Kaïn, en compagnie du capitaine Ushwild, tandis que leurs hommes continuaient à ériger le mur de fortune avec les pierres éparpillées. Avant même que les deux capitaines puissent se rendre près de Kaïn, celui-ci avait déjà

commencé à donner des ordres à ses troupes. Il interrompit ses directives, pour jeter aux deux hommes un regard noir. Uriss prit la parole :

— Je viens vous faire un rapport de la situation, commandant, annonça-t-il d'un ton neutre.

— La situation est claire : il y a une trouée dans la muraille et l'ennemi approche ! répondit Kaïn d'une voix rocailleuse. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir ! Croyez-vous que j'ai le temps d'écouter vos exploits ? Cette catastrophe parle

d'elle-même !

Uriss encaissa le coup et passa à un autre sujet :

— Très bien, alors : quelles sont vos directives pour nous ?

— Continuez d'empiler les blocs, c'est un bon jeu pour les enfants ! Ensuite, tenez-vous prêt, vous serez en première ligne lorsque les rakhanes arriveront. Vous aurez peut-être l'occasion de racheter votre échec !

Ushwild et l'adjoint de Kaïn furent étonnés. Envoyer le prince en première ligne, face à un ennemi

très supérieur en nombre, était le vouer à la mort... Kaïn remarqua la surprise des deux militaires et leur répondit, coupant Ushwild alors même qu'il ouvrait la bouche pour s'interposer.

— Quoi ? Vous n'êtes pas d'accord !? assena Kaïn d'un ton acerbe. C'est sous son commandement que s'est produit ce désastre ! Je suis certain que le petit prince n'est pas du genre à fuir ses responsabilités, et je ne suis pas du genre à offrir des traitements de faveur. On n'est pas au théâtre... ici, c'est la vraie vie

!

Uriss soutint le regard de Kaïn un instant, il émanait des yeux du prince une force qui surprit le commandant... Pour une fois, les deux hommes étaient d'accord. Uriss voulut lui dire qu'il se serait de toute façon offert pour être en première ligne. Puis, il se ravisa : pourquoi se soucier de ce que cet homme pensait de lui ? Il y avait tant de problèmes plus importants ! Le mieux était de rompre cette conversation immédiatement :

— De nombreux hommes de ma

compagnie sont déjà morts en défendant cette muraille, commandant. Ce sera un honneur pour moi, si j'ai à les rejoindre.

Uriss salua son supérieur, en s'inclinant, avec le poing droit sur le cœur; puis il retourna aider les soldats de sa compagnie.

Le capitaine Ushwild, quant à lui, ajouta d'une voix nerveuse :

— Nous avons tout fait pour arrêter ce monstre, commandant. Nous n'en avons pas les moyens !

Mais, déjà, Kaïn ne l'écoutait plus. Pour lui, il était déjà mort.

Le commandant se remit à donner des ordres, tandis que la rumeur provenant des troupes rakhanes s'imposait de plus en plus. Selon les indications des éclaireurs, ils étaient dix fois plus nombreux.

Il y avait de la hargne dans la voix de Kaïn, alors qu'il beuglait ses ordres. Étrangement, cette colère semblait orientée vers les hommes, vers Rihel, plutôt que vers les rakhanes. Ses soldats croyaient que sa colère venait du fait que la muraille avait été percée. Mais, la source était beaucoup plus

profonde...

Depuis quelque temps, Kaïn ne jouait plus son rôle de commandant que comme un personnage, derrière le masque, il était tout autre. Il en était maintenant convaincu : Rihel allait tomber tôt ou tard et toute l'énergie qu'il mettait à la défendre ne servait à rien ! Tous, à ses yeux, étaient des faibles, des incapables. Le commandant ne se souciait plus de leur sort, considérant qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux. S'ils s'entêtaient pour cette cause perdue, ils seraient eux-mêmes

perdus !

C'était devenu une évidence pour Kaïn : cette ville allait être son tombeau, s'il n'en sortait pas avant que le couvercle se referme. Le désir de fuir avait longuement mûri en lui, d'autant plus que les rakhanes avaient des offres alléchantes, pour les hauts gradés qui rejoignaient les rangs de leur armée...

En cette nuit décisive, ce désir avait repoussé toutes les valeurs qu'on avait essayé de lui inculquer, celles-là même que les Rihelois

prétendaient défendre. Il n'en restait plus de traces en Kaïn, preuve que celles-ci n'avaient jamais vraiment pris racine en lui.



La guerre ! Comment un mot si court pouvait-il contenir tant d'horreurs ? Tuer, tuer sans relâche – ou être tué.

Les hommes d'Uriss et d'Ushwild tenaient leur position à la trouée, malgré l'écrasante supériorité

numérique des rakhanes qui tentaient de s'y engouffrer comme dans un entonnoir. Un mur de lances accueillait les monstres qui surgissaient, en un flot ininterrompu, au sommet du monceau de pierres devenu une montagne de corps disloqués.

Les restes de la carapace qui avait abrité le bélier avaient été enlevés par les rakhanes, pour rejoindre les autres ruines de la guerre. De chaque côté de la percée, les monstres agrippaient les pierres avec des grappins. En tirant la

corde, par groupes nombreux, ils réussissaient à arracher des morceaux de la muraille et à agrandir la trouée. Du haut du parapet, les hommes de Kaïn leur offraient des volées de flèches, tandis que le commandant observait la scène, les bras croisés.

Uriss et Ushwild, flanqués de leurs compagnies, formaient une véritable muraille humaine. Les rakhanes se heurtaient à leur vaillance, et c'était plus douloureux que de frapper un mur !

Incapables de passer la trouée, les

monstres commencèrent à reculer. Pendant un instant, ils se tinrent en retrait. Un mélange de peur et de haine se lisait dans leurs yeux. Uriss se tenait au sommet de la montagne de cadavres rakhanes. Son regard se perdit dans la mer hostile qu'il avait devant lui. C'était un bon moment pour y aller d'un nettoyage par le feu :

— Amenez les torches ! ordonna le capitaine à ses soldats.

Une poignée d'hommes amenèrent au front de grandes torches allumées, qu'ils jetèrent sur

le monceau de cadavres. Celui-ci s'enflamma immédiatement, car le sang rakhane brûlait comme de l'huile. Les soldats firent attention de ne pas s'approcher trop près du feu, eux-mêmes étant recouverts du liquide inflammable.

Le feu bloqua le passage, laissant un moment de repos aux hommes. C'est avec une grande satisfaction qu'ils regardèrent les monstres être réduits en cendre. Les yeux des guerriers scintillaient, contrastant avec leurs visages et armures enténébrés d'un sang noir comme

du goudron. Uriss observa longtemps les flammes. La lumière et la chaleur étaient les bienvenues, au milieu de cette nuit interminable – les rakhanes n'étaient bons que lorsqu'ils brûlaient !

Le capitaine se réjouissait qu'aucun monstre n'ait pu passer la trouée. Il était fier de ses hommes ! Coude à coude, ils formaient un mur plus solide que la pierre ! Ensemble, ils pouvaient empêcher la menace d'envahir la ville.

Il leur prodigua des encouragements, destinés à éclairer

leurs visages fatigués. S'ils tenaient bon, ils pourraient bientôt revoir leurs proches. Ce court répit permit au prince de porter ses pensées vers le portail sud. Hyldad l'avait rassuré, en lui disant que la situation était sous contrôle, là-bas. Mais, c'était lors de son arrivée; depuis, ils étaient sans nouvelles.

Le mur de flammes se mit à diminuer d'intensité, les rakhanes allaient bientôt réinvestir la trouée. Le capitaine somma ses hommes de se tenir prêts. C'est alors, à sa grande surprise, que le son

métallique de plusieurs gongs retentit. Ils sonnaient à intervalles réguliers; c'était assourdissant, les instruments étaient énormes ! L'appel des rakhanes était grave, profond et lugubre... Les flammes vacillaient à chaque coup, en prenant toutes sortes de formes étranges.

*

Le roi Urald se retourna. Des gongs résonnaient, un appel était

relayé. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Il s'inquiéta que la situation puisse être hors de contrôle, sur l'autre front.

Au son des gongs, les légions de rakhanes, que le roi et ses troupes gardaient en respect depuis des heures, devinrent soudainement plus nerveuses. Puis, de façon inespérée, ils entamèrent leur retraite ! Sous les cris de joie des guerriers réunis au sommet de la muraille, les monstres s'éloignaient du mur.

Kahel sourit à l'idée que la

première bataille qu'il ait vécue à Rihel soit enfin terminée. Guermont offrit de généreuses accolades à ses hommes. Du côté de Méliore, son seul souhait était de revoir Uriss vivant...

Urald, du haut de la tour, jetait un regard préoccupé sur l'ensemble. Il ne se laissa pas entraîner par les célébrations qui l'environnaient. La supériorité en nombre des rakhanes était encore écrasante. Plusieurs dizaines de milliers de monstres – sans compter les rakhus – grouillaient toujours au pied du

mur. Si l'armée noire avait insisté, il était loin d'être certain que ses hommes, divisés sur deux fronts, auraient pu continuer à résister longtemps.

Le roi en était à ces réflexions, lorsque se produisit ce qu'il craignait : au lieu de se diriger vers le sud, là où était leur campement, les sombres légions bifurquèrent vers l'est, vers la trouée !

Immédiatement, le roi ordonna qu'on sonne l'alerte. Tous devaient maintenant se déplacer vers l'autre front. Rien n'était encore joué !



Méliore était penchée sur le prince, elle lui lavait le visage; l'eau du seau dans lequel elle trempait son linge noircissait à vue d'œil.

Uriss était assis au pied du mur d'une maison, il entendait le vacarme du combat qui faisait rage plus loin. Exténués, lui et ses hommes avaient été relevés quand les renforts étaient arrivés. Plusieurs des blessés avaient déjà été mis à l'abri de la sixième muraille.

Lorsqu'il fermait les yeux, le prince ne voyait que les visages difformes des rakhanes qu'il avait abattus pendant des heures. Il les gardait donc grand ouverts, goûtant chaque geste de Méliore. C'était pour lui des éclats de lumière au sein de la nuit. Il se souvint des moments de paix passés avec elle, il n'aurait voulu connaître que cela...

Puis, il se ressaisit. La bataille n'était pas terminée, Uriss ne voulait pas se laisser emporter par des sentiments trop doux ! Son visage se durcit, lorsqu'il déclara :

— Je n'ai rien. J'ai seulement besoin de repos. Il y a beaucoup d'hommes qui nécessitent plus de soins que moi. Allez vers eux...

Méliore, attristée par cette terrible situation, lui répondit :

— Soyez prudent, le royaume a besoin de vous.

Avant de partir, elle offrit au prince le regard à la fois sévère et aimant qui était sa signature. Uriss la regarda s'éloigner et se fondre dans l'obscurité, devenant une ombre parmi d'autres. Le prince but à la gourde que la dame lui avait

laissée. Puis, sans attendre plus longtemps, il se leva pour retourner au front.



Choc des deux armées, au milieu de la trouée béante. Celle-ci ne cessait de grandir, au même rythme que le désespoir des soldats de Rihel. La furie du combat touchait à la folie. Les coups et les flèches volaient en tous sens. Le métal cherchait inlassablement la chair,

dans une horrible valse que masquait partiellement la nuit.

Le roi, qui se tenait derrière la mêlée, envisageait maintenant la retraite. Combien de vies devait-il sacrifier, pour sauver cette partie de la ville ? La cinquième muraille semblait bel et bien perdue !

Affligé, Urald s'apprêta à ordonner qu'on sonne les cors, lorsqu'une vision le consterna : Guermont, son premier-né, fut attaqué par un rakhane gigantesque ! C'était un furieux volcan hérissé de métal, un cauchemar cornu enfermé dans une

armure. Glacé de terreur, Urald le reconnut aussitôt, pour l'avoir trop souvent croisé sur le champ de bataille : c'était Vy'Vorlak, un des commandants de l'armée nammoréene !

Le monstre faisait deux fois la hauteur de son fils, par contre, ce dernier ne semblait pas intimidé. Il para ses coups de son bouclier, pour répliquer d'une habile séquence de coups. Ceux-ci firent voler des étincelles qui éclairèrent la nuit. Guermont n'atteignait pas les ouvertures de l'armure du

commandant rakhane, celle-ci était bien plus efficace que celle d'un simple soldat !

Vy'Vorlak émit un rugissement, qui fut entendu sur tout le champ de bataille, avant de se ruer de nouveau sur le prince aîné. Il ne portait pas de bouclier, seulement une épée énorme. Des cornes de bélier déroulaient leurs spirales de chaque côté de sa tête. La grille qui protégeait sa gueule laissait sortir de la buée, comme si un feu brûlait au fond de sa gorge; cette grille était faite de pointes remontant sur

l'avant du casque, évoquant d'horribles crocs. Le reste du visage était caché par un masque de métal, troué de deux petites ouvertures agressives révélant des yeux jaunes.

Deux des hommes de Guermont s'interposèrent pour protéger leur chef. Vy'Vorlak les faucha de son épée, les envoyant, sans vie, dans la foule des soldats apeurés. Derrière le géant, les rakhanes ricanèrent salement. Le prince aîné explosa de colère ! L'homme et le sombre commandant échangèrent une terrible série de coups, le choc du

métal était assourdissant. Un cercle se dégagea autour d'eux, autant les hommes que les rakhanes craignaient d'être happés par la furie guerrière qui animait les combattants.

Le duel des commandants se poursuivit, jusqu'à ce que l'épée de Guermont trouve son chemin à travers l'armure sombre. Il réussit à la planter entre deux plaques de métal, juste au-dessus des hanches du monstre. Celui-ci se dégagea en hurlant de douleur, emportant avec lui l'épée coincée par l'armure.

Sans hésiter, le visage stoïque comme la pierre, Guermont empoigna un long poignard qu'il avait à la ceinture et courut vers le géant rugissant. Le monstre était si grand qu'il devait sauter pour lui atteindre la gorge. L'homme s'élança visant une mince fente sous son casque – mais, juste avant que la lame atteigne sa cible, Vy'Vorlak lui agrippa le poignet !

Le monstre leva très haut sa prise, comprimant son avant-bras jusqu'à ce qu'il craque, l'obligeant à lâcher le poignard. Hurlant de douleur et

de rage, Guermont frappa le géant avec le tranchant de son bouclier, sans résultat...

Le roi Urald regardait toujours la scène, horrifié. Son amour paternel le poussait à intervenir, il voulut prendre son épée, mais en fut empêché par ses adjoints. Il ne vit pas ce qui suivit, son regard était trop embué par les larmes.

Ainsi soulevée, l'armure de Guermont ne protégeait plus une partie de son abdomen... c'est à cet endroit que Vy'Vorlak le passa au fil de l'épée. Uriss arriva sur la scène à

cet instant, pour voir le commandant rakhane jeter le corps de Guermont en pâture à ses affreux soldats. Le jeune prince n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait ! La guerre venait de réclamer, encore une fois, un lourd tribut.

Autour de Vy'Vorlak, qui hurlait son triomphe, le chaos régnait. Les soldats de Guermont, avides de vengeance, se ruaient vers lui, mais ils étaient interceptés par les rakhanes, à qui la mort du prince avait donné du courage. À travers le tumulte, Uriss luttait pour aller

prêter main-forte à ses
compagnons.

Urald, quant à lui, tomba à genoux, le cœur serré, le souffle coupé par l'émotion. Il fut transporté par ses hommes, tandis que son premier général ordonnait qu'on sonne la retraite. L'inquiétude était grande, dans l'entourage du roi, tous craignaient qu'il ne se relève pas de la mort de son fils aîné, le troisième que cette guerre lui prenait.

L'armée noire se répandait maintenant dans le cinquième cercle de Rihel, alors que le jour était sur le point de se lever.

Autour du portail de la sixième muraille, une dernière ligne de défense, faite de chariots, de caisses et d'une multitude d'autres objets, fut érigée à la hâte, pour couvrir les hommes pendant qu'ils traversaient la grande porte. Combien de temps encore les sombres légions se briseraient-elles sur cet ultime rempart ? Les hommes qui tenaient cette dernière garde se battaient

avec une énergie redoublée, pendant que le reste de l'armée passait le portail.

Kahel s'était porté volontaire pour diriger ce mouvement militaire. En compagnie d'Uriss, à la tête de plusieurs centaines d'hommes, l'ivatari tenait en respect la tempête de métal tranchant qui s'abattait. Sa lance virevoltait, claire comme le jour, fauchant les rakhanes. Autour de lui, tout n'était que feu et mort pour les monstres qui osaient approcher. Il semblait tout simplement invincible et les

hommes qui étaient à ses côtés étaient éperonnés par son exemple.

Hyldad, quant à lui, dirigeait les archers, postés sur la sixième muraille. Ils se tenaient prêts à repousser les monstres, si ceux-ci réussissaient à percer la dernière défense. Les soldats de Rihel, des milliers et des milliers, se pressaient pour passer le portail le plus rapidement possible, mais ce dernier n'était pas assez grand pour permettre une retraite rapide.

La situation devenait de plus en plus intenable. Kahel et Uriss

voyaient leurs compagnons tomber autour d'eux. Et, lorsqu'ils voyaient la foule des hommes qui se pressaient encore pour passer le portail, le découragement menaçait de les submerger. Les guerriers, postés en un demi-cercle autour de l'entrée, sacrifiaient leurs ultimes forces pour empêcher les rakhanes de passer.

Si la dernière garde céda, le portail devait être fermé ! Les hommes laissés à l'extérieur de la muraille devaient être abandonnés, pour sauver le plus grand nombre –

telles étaient les implacables instructions qui avaient été données aux gardiens de la porte. Ce scénario semblait de plus en plus inévitable et Kahel était le seul qui pouvait encore l'empêcher.

— Retirez-vous tous ! ordonna-t-il aux combattants qui se trouvaient avec lui.

Voyant que ceux-ci hésitaient, il ajouta :

— On ne peut plus tenir ! Allez rejoindre les autres ! C'est votre dernière chance !

Consternés, les soldats se mirent à

courir vers le portail, tandis que l'ivadari restait entre eux et les rakhanes. Uriss resta près de Kahel, le prince était déterminé à continuer à combattre...

— Partez ! tonna Kahel en direction du prince.

— Pas sans vous ! répondit Uriss, à la limite de l'épuisement.

— Ne m'attendez pas ! Fermez le portail derrière vous ! C'est un ordre !

Voyant le jeune homme s'acharner jusqu'à sacrifier ses dernières forces, Kahel perçut ce

qui pouvait le motiver à agir ainsi : le prince se sentait coupable. L'ivatari lui jeta un regard qui le remua. La force de Kahel n'était pas de ce monde... et sa voix perça jusqu'au cœur du prince :

— Ce n'est pas votre faute si la muraille est tombée ! Ce n'est pas votre faute si votre frère a été tué ! Même si c'était le cas, ce n'est pas mourir stupidement ici qui vous rachèterait ! Allez rejoindre vos hommes !

— Je...

— PARTEZ !

Abruptement, Kahel mettait fin à la conversation.

Déconcerté, Uriss leva les yeux vers Kahel, mais le guerrier lui tournait déjà le dos. Le jeune prince détala, obéissant au dernier ordre qui fut donné dans cette bataille.

Une étrange accalmie suivit la fuite des soldats, on pouvait même entendre le vent du matin souffler. Les rakhanes continuaient à passer la barricade, mais ils s'arrêtaient, étonnés, lorsqu'ils voyaient l'ivatari seul au milieu de l'allée, à quelques dizaines de mètres. Leur instinct

leur commandait de se méfier, plus que jamais, de l'homme qui maniait la lumière...

Comme un seul être, en formant une masse compacte emplissant la grande avenue, ils se mirent à avancer lentement vers Kahel. L'ivatari répondit à leurs grognements en levant sa lance. La pointe devint immédiatement lumineuse et prit une teinte rouge clair. La température augmenta autour du chevalier, ce qui effraya les monstrueuses créatures; les rakhanes s'immobilisèrent de

nouveau. Ils invectivèrent le guerrier, en le couvrant de menaces, mais ils n'osaient plus l'approcher. Sous la lumière de sa lance, qui repoussait la grisaille de l'aurore, Kahel leur annonça :

— Cette bataille peut se terminer de deux façons ! Vous avez le choix : la fuite ou les flammes ! Choisissez maintenant !

Les monstres ne comprirent pas un mot de ce que disait l'homme, mais ils perçurent très clairement que c'était un ultimatum. L'éclat de la lance s'intensifiait, en perçant

l'aube tel un lever de soleil. La température continuait d'augmenter.

— Choisissez ! répéta l'ivatari.

L'air était saturé d'appréhension. Les monstres qui étaient en première ligne tentèrent de reculer, mais on leur poussait dans le dos. La fébrilité des rakhanes était en ébullition. L'hostilité déformait leurs visages jusqu'à un paroxysme de laideur. Puis, comme un torrent libéré, ils se ruèrent vers Kahel.

Le choix fut fait, alors vint l'inévitable conséquence : le

chevalier abaissa sa lance, droit vers le flot hostile. Alors, un véritable mur de feu se forma devant lui, déferlant vers les monstres ! L'explosion se répandit tel un raz-de-marée, les flammes soufflèrent tout sur une grande distance, en carbonisant les rakhanes. Les monstres qui purent échapper au feu s'enfuirent, terrifiés.

L'ivatari venait de gagner un temps précieux pour les soldats qui battaient en retraite, mais il avait dû payer le prix fort ! À genoux devant les édifices en flammes,

appuyé sur sa lance, Kahel luttait pour rester conscient. La vague de feu lui avait coûté une grande part de ses forces vitales... L'homme resta longtemps accroupi, respirant difficilement, jusqu'à ce qu'il entende le portail de la sixième muraille se refermer. Uriss lui avait obéi, il ne l'avait pas attendu.

Les hommes étaient en lieu sûr ! Cette pensée fit sourire Kahel, il puisa dans cette joie la force de se redresser. Il se tint immobile face au brasier. L'air empestait une odeur de chair carbonisée. Les

couleurs rougeoyantes du feu se mêlaient avec celles, violacées, de l'aube. La lumière du matin s'installait lentement à travers les nuages, en chassant la nuit d'horreur.

Kahel se mettait en marche vers la muraille, lorsque le calme fut interrompu... L'ivatari entendit des cris de fureur, par delà l'incendie : les rakhanes qui avaient échappé au brasier allaient revenir à la charge ! Déjà, Kahel percevait au loin de sombres figures avançant entre les édifices et les corps calcinés.

L'homme se mit à courir, malgré son épuisement. Il n'avait plus la force de combattre, son seul espoir était d'atteindre la sixième muraille avant que les monstres ne le rattrapent !

Lorsque les rakhanes repérèrent la silhouette de Kahel en fuite, ils se mirent en chasse tels des prédateurs, en louvoyant entre les restes enflammés de leurs semblables. Leur rage meurtrière était décuplée à l'idée qu'ils avaient un ivatari à leur merci !

Les soldats qui se tenaient sur la

muraille, voyant Kahel arriver à la course, lui jetèrent des cordes pour qu'il escalade le mur. Ils étaient loin de se douter que celui-ci n'en avait pas besoin...

L'ivatari n'était plus qu'à quelques mètres de la muraille, avec des dizaines de rakhanes sur les talons. Les affreux étaient certains de leur prise ! Mais, c'était sans compter sur une aide invisible... entre deux souffles, Kahel prononça ces mots :

— Vent, mon ami, j'ai besoin de ton appui !

Et il sauta.

Sous le regard stupéfait des hommes et des rakhanes, il s'éleva très haut, comme si on le soulevait avec vigueur. Sa tunique bleue ondula dans le vent, pareille à un pan de ciel, tandis que l'ivatari décrivait un arc suspendu dans le temps. Seul Hyldad le vit entouré des formes gracieuses d'êtres aériens, qui accueillaient dans leur évanescence toutes les couleurs de l'aurore...

Tous retinrent leur souffle, jusqu'à ce que Kahel se pose doucement, au sommet de la

muraille.



Le jour était maintenant levé. Le bruit lugubre des gongs de l'armée noire résonnait au-dessus de Rihel.

Les rakhanes commencèrent à se retirer. Harassés, ayant subi de lourdes pertes, ils renoncèrent à prendre immédiatement la sixième muraille. Mais, cela ne trompait personne : ce n'était que partie remise !

Le butin de la nuit satisfaisait les légions rakhanes : beaucoup de pertes humaines, une muraille et un prince ! Autant de victoires qui les approchaient de leur but ultime : la soumission de la ville.

De l'autre côté du sixième mur, au milieu de la cohue des hommes, des femmes et des enfants qui se retrouvaient avec émotion, Uriss cherchait un visage...

À peine voyait-il les soldats qui le saluaient, et les autres, qui lui en voulaient. Influencés par Kaïn, beaucoup le tenaient responsable

de la défaite, mais le prince ne remarquait pas leurs airs sombres.

Uriss ne cherchait qu'un regard, un seul !

Il le trouva, au pied de la muraille, au milieu d'un champ de blessés.

Méliore arrêta son travail, lorsqu'elle aperçut le prince. Elle se tint immobile, les yeux scintillants de larmes... l'homme s'approcha pour l'enlacer.

Avant que fût prononcé un mot, il lui rendit le baiser qu'elle lui avait offert, le soir précédant la bataille.

Leur amour effaça les blessures de

la nuit. Les limites de leur être s'élargirent, jusqu'à s'inclure l'un et l'autre. Dans cette étreinte, ce n'était pas deux corps qui s'unissaient...

C'était deux destinées.

À suivre dans :

Orianor, épisode 3 : La Citadelle de Céless

ORIANOR

3 · La Citadelle de Céless



Jean Avril

Uriss poursuit son voyage sur le chemin fragile de sa mémoire, jusqu'aux évènements les plus difficiles de sa vie. Cela réveille les démons endormis... en sortira-t-il indemne?

Poursuivant leur route, Kahel et Blanc atteignent un des lieux les plus illustres d'Orianor : la Citadelle de Céless, cœur de la résistance humaine depuis des millénaires. L'ivatari et l'enfant trouveront-ils enfin le repos, après les années sombres du siège de Rihel?

*Loin de la citadelle légendaire,
Jad, Iridia et Raygone tentent
quant à eux de retrouver leur
chemin à travers les monts
sauvages. Cela les mènera à des
endroits étonnants...*

✱

**Orianor, là où s'écrivent les
nouvelles légendes**

www.orianor.com

